

# Chronique littéraire

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **122 (2019)**

PDF erstellt am: **14.08.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Chronique littéraire

## Vingt Poèmes / Venti poesie

PATRICK AMSTUTZ



Double titre pour un petit livre précieux: voici vingt poèmes de Patrick Amstutz, tirés de sa trilogie *S'attendre* (2002), *Prendre chair* (2006) et *Déprendre soi* (2011), traduits par le poète tessinois Aurelio Buletti et illustrés par l'artiste jurassien Umberto Maggioni.

« Trouver le mot, la musique, l'image... Le jour, puis la nuit. Chercher, chercher sans cesse. Des nuits d'insomnie. Pour un vers<sup>1</sup>... » Patrick Amstutz a fait siennes ces paroles d'Hughes Richard, et Aurelio Buletti y souscrit certainement.

La quête lancinante du mot juste: un leitmotiv pour l'auteur biennois, fasciné par la longue histoire inscrite dans de nombreux termes de la langue française. Sa poésie dense, ouvragée, polie ne s'accommode d'aucun compromis. Et la traduction fidèle et inspirée qu'en offre Aurelio Buletti fait à coup sûr mentir l'adage *traduttore, traditore*<sup>2</sup>.

L'italien, certes, donne un rythme enlevé et des couleurs solaires aux vers de Patrick Amstutz, caractérisés par leur équilibre classique et leur chatoiement intimiste; mais le propos reste inchangé. Comme une même musique, réinterprétée par la sensibilité et les tempi de chefs d'orchestre différents.

On le sait, la poésie de Patrick Amstutz est d'une beauté fulgurante, mais s'avance voilée, sollicitant le lecteur, le renvoyant parfois à son dictionnaire. L'italien, ici, est peut-être plus immédiat. L'érudition n'est pourtant jamais gratuite. Qu'on en juge par ces *thrènes*<sup>3</sup> traduits par *lamenti* dans l'extrait suivant: « C'est une mauvaise aube. / Les hommes

ne protègent plus / la laine des berceaux. / Dans le visage des mères, / dans le visage des sœurs, / s'élèvent les thrènes, / s'envolent les cendres. / Il doit sûrement neiger ailleurs.» De par son étymologie et ses sonorités, le mot *thrène* s'enchâsse parfaitement dans le vers français, capturant l'atmosphère du chant funèbre grec; les *lamenti* italiens ont des connotations plus spontanément musicales, à la frange du désespoir amoureux — on pense à Monteverdi, par exemple. Assonances et allitérations composent une mélodie qui charme d'emblée l'oreille: «E nel viso di madri e di sorelle / si levano lamenti / volano via ceneri.» À chaque langue ses suggestions; le sens demeure. Ainsi, dans les deux textes, on voit les hommes impuissants à défendre leur lignée et leur foyer, tandis que les femmes — perçues ici dans leurs statuts de mère et de sœur — s'unissent dans un chant de désolation qui traverse les lieux et les époques. Visions parallèles de plaintes et de fumées qui montent vers le ciel, tandis que descend sur la terre le miracle de la neige...

Le choix de poèmes opéré par Aurelio Buletti reflète avec bonheur l'univers impressionniste de Patrick Amstutz, entre introspection fertile (menant au détachement de soi) et élan enthousiaste vers le monde; entre pulsions de vie et rumeurs mortifères; entre célébrations épicuriennes et sombres prophéties pour demain.

Un frisson d'amour (Éros et Agapê) parcourt tout le recueil et en donne la tonalité: «Nue toute amour / dans le lait du désir, / femelle tu mêles le mâle / en toi dansant sa mue.» Et aussi: «Que ta joie soit mienne / et que les jours de / mes frères / se confondent mieux / avec les miens.» Fragiles instants. Car la gravité n'est jamais loin. En témoigne cet hommage à Marie de Fribourg et à ses sœurs de douleur: «Ton turban fut ton suaire / à l'heure où nos amies / d'amour se déshabillent.»

Les drames d'ici et d'ailleurs apparaissent en filigrane: «De Damas à Babylone, / en vain les lions rugissent. / Dans les aveugles exils, / les fils des pères en deuil / s'en vont vêtant de vent / les ciels des espérances.»

Mais il y a la grâce de cette enfant endormie: «Ta parole est encore / en bout de pouce / et dans le nœud des mains / que tu coules à ta bouche.» Tendre apaisement aussi lorsque «le soir fait tomber son chapelet de poudres [...]» et que «[re]vient le temps du bois mort / et la douceur des hanches.»

La parole poétique se fraie un chemin dans le clair-obscur du monde, cherche à en trouver l'opacité, s'obstinant à dire, encore et toujours — tâche ingrate! «Hibou sur sa lune de pierre / (en la dépouille du silence / il s'alourdit du vol du sphinx) / le poète solennel / (mais le vent le courbe

un peu plus / entre le pain et trop d'étoiles) / est un époux de l'aube. / Sur les sentes reposent / ses moissines<sup>4</sup> offertes / à la vigueur de la broussaille. »

Les eaux-fortes d'Umberto Maggioni baignent les textes d'une sensualité raffinée. Le trait travaillé, le jeu des courbes et les cadrages, les ombres mouchetées mimant le grain de la peau nue, tout suggère subtilement l'étreinte amoureuse, l'enchevêtrement du masculin et du féminin, la communion charnelle et spirituelle avec l'Autre — principe de toute vie.

Les talents conjugués du poète, du traducteur et de l'artiste créent un petit bijou esthétique qui intrigue et séduit tout à la fois, par le miroitement de ses facettes finement ciselées. (Christiane Lièvre Schmid)

Viganello [Lugano]: Alla chiara fonte, 2018 (58 pages).

*Patrick Amstutz est né et vit à Bienne. Il est l'auteur de nombreuses publications, ainsi que de trois recueils de poèmes. Il déploie une intense activité éditoriale; en 2004, il a fondé l'ACEL (Association pour une collection d'études littéraires), dont «Le cippe», une série d'études consacrées à des écrivains de l'Arc jurassien et de la francophonie, est le fleuron. On lui doit aussi la remarquable édition des Œuvres complètes de Werner Renfer, sous les auspices de l'AEPOL (Association pour l'édition et la promotion d'œuvres littéraires jurassiennes).*

*Aurelio Buletti, né en 1946, vit à Lugano. Il a longtemps partagé sa vie entre l'enseignement de l'italien et l'écriture. Son œuvre, récompensée en 2006 par le prix Schiller, se compose essentiellement de recueils de poèmes, dont plusieurs ont été publiés aux éditions Alla chiara fonte.*

*Umberto Maggioni, né en 1933, est sculpteur et graveur. L'artiste, qui vit à Belprahon depuis 1955, a réalisé plusieurs œuvres pour des institutions de la région. Il a exposé en Suisse et à travers le monde (Italie, Japon, Canada...).*

#### NOTES

<sup>1</sup> Jacques HIRT, « Hommage à Hughes Richard, poète jurassien à vocation universelle », in: *Actes de la Société jurassienne d'Émulation*, 2014.

<sup>2</sup> « Traducteur, traître. »

<sup>3</sup> Thrène: dans la Grèce antique, lamentation chantée lors de funérailles (de *threisthai*, « pousser de grands cris »).

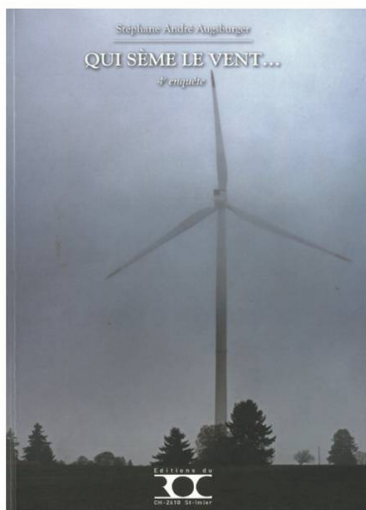
<sup>4</sup> Moissine (n. f.): fragment de sarment cueilli avec la grappe et qui sert à suspendre celle-ci pour la conserver fraîche.



# Qui sème le vent...

## 4<sup>e</sup> Enquête

STÉPHANE ANDRÉ AUGSBURGER



Cette histoire se passe dans le Jura bernois. C'est une fiction inspirée par les controverses bien réelles que suscite dans la population l'implantation d'éoliennes sur les hauts du village de Tramelan.

Un vieux paysan, engoncé dans une vie difficile, seul pour exploiter une ferme délabrée, s'oppose à un voisin qui gère une exploitation familiale moderne, avec de la main-d'œuvre et des installations performantes. À l'annonce de la mise en place d'une éolienne, sur le terrain de ce dernier, les passions se déchaînent. Sous la conduite de son vieux voisin, un petit commando projette d'aller taguer les murs de sa ferme. L'expédition tourne mal et son père tombe dans la fosse à purin et décède. Une enquête policière est ouverte.

Cela n'empêche pas le début du chantier. La livraison des installations est menacée par des manifestations, des barricades sur les routes, des échauffourées, qui emmènent la police et la gendarmerie à intervenir et à procéder à des arrestations.

Les exploitations agricoles sont soigneusement décrites et le déroulement des faits décrit presque pas à pas. En fait c'est un roman construit comme un scénario. Cela pourrait être une bande dessinée, avec des exagérations et des personnages souvent caricaturaux, que ce soit les villageois, les policiers et tout un monde qui s'agite et gravite autour du projet de parc éolien et de l'enquête policière avec des rebondissements, un second meurtre, une usurpation d'identité...

C'est un divertissement qu'il faut lire rapidement, pour ne pas perdre le rythme de l'action. Les lecteurs qui connaissent les habitants de Tramelan peuvent s'amuser ou peut-être même s'irriter en reconnaissant certains proches. Ceux qui connaissent la région s'intéresseront à l'évocation des lieux. Les autres retiendront la description d'un monde

rural et d'un affrontement entre deux groupes autour d'un sujet qui continue à diviser les populations, ailleurs aussi dans le Jura.

Ainsi, dans un tout autre registre, le film de Bettina Oberli *le Vent tourne*<sup>1</sup>, sorti en 2018, aborde aussi le problème de l'impact que peut avoir l'implantation d'une éolienne dans le voisinage d'une ferme des Franches-Montagnes, en remettant en question la vie quotidienne d'un



jeune couple de fermiers et de leur entourage. Les difficultés rencontrées par les paysans pour maintenir leur exploitation dans le respect de la nature sont évoquées en toile de fond. L'éolienne domine le paysage et les bouleversements qu'elle induit entraînent de profonds changements chez les protagonistes.

Qu'on le veuille ou non, les éoliennes font maintenant partie du paysage jurassien et alimentent l'imaginaire des auteurs. Ces histoires sont des contes modernes reflétant les préoccupations actuelles quant à la transition énergétique, les débats autour des choix possibles, les remous provoqués par les décisions auxquelles se confrontent les populations. (Dominique Suisse)

Saint-Imier : Éditions du Roc, 2017, 184 p.

*Natif de Tramelan. Stéphane André Augsburgers y tient une boulangerie depuis 1987. Il a commencé en 2015 à publier d'abord à compte d'auteur puis aux éditions du Roc à Saint-Imier une série de romans policiers inspirés par son entourage et son village. Après De sang et de glace, les Volières (2015) et Au rythme des saisonniers (2016), Qui sème le vent est son quatrième ouvrage, suivi en 2019 par Un train d'enfer.*

#### NOTE

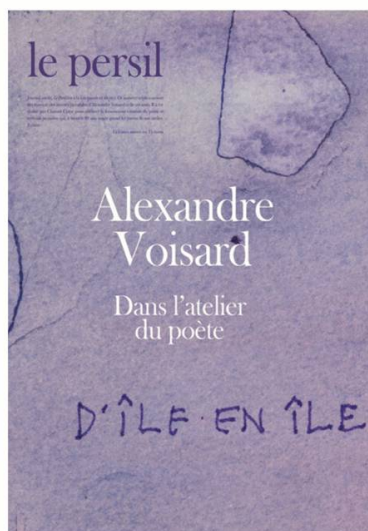
<sup>1</sup> Avec Mélanie Thierry, Pierre Deladonchamps, Nuno Lopes et de nombreux figurants locaux.



# Alexandre Voisard. Dans l'atelier du poète

Triple numéro spécial du journal *le Persil*

CHANTAL CALPE



Y a-t-il tâche plus délicate que celle de rendre hommage à un écrivain, poète de surcroît, reconnu par ses pairs et admiré par une région qui le considère avant tout autre comme le père des lettres jurassiennes? On ne se posera plus la question après avoir lu, et relu, le numéro inédit consacré à Alexandre Voisard par *le Persil*, tant l'entreprise dirigée par Chantal Calpe sonne juste. En cheffe d'orchestre, elle a rassemblé et harmonisé plus d'une trentaine de voix issues des milieux littéraires et artistiques pour composer un *opus* hybride où les mots répondent aux œuvres graphiques avec une délicieuse volupté. Vue par le prisme de ces regards avertis et élogieux, la couronne de laurier décernée à Alexandre Voisard passe pour une consécration d'autant plus appréciée qu'elle lui est remise par des amis et des amies dont le verbe ne saurait mentir.

La lecture de cet épais bouquet de *Persil* s'avère savoureuse à plus d'un titre. Aux textes inédits en prose ou en vers — sur lesquels il faudra revenir — s'ajoute une iconographie variée dont le rôle n'est pas qu'illustratif. Si les fac-similés des carnets de Voisard comportent, au-delà de leur dimension documentaire, une valeur esthétique, si les œuvres picturales inédites ou reproduites forment autant de pièces de l'hommage rendu page après page à l'auteur récipiendaire, une place toute particulière est accordée aux aquarelles du poète qui troque quotidiennement la plume pour le pinceau. Sur une double page s'étalent ses *Quadratures* qui révèlent son « goût des jeux d'encre sur le papier ». Quatre encres de Chine carrées par série sont agencées de manière à former un nouveau quadrilatère: à travers la fragmentation, au-delà des blancs qui séparent les toiles, une invitation au voyage. La composition ludique et aquatique est faite de taches, de coulures et d'absorptions

obtenues au gré de la porosité ou de l'hydrophilie du papier, et de mots qui ouvrent des fenêtres de lecture. Difficile de ne pas penser à la série de lithographies *Liberté* que le poète a réalisées avec Jean-François Comment en 1970.

Le journal qui s'ouvre presque sur ces *Quadratures* — elles sont seulement précédées de quelques facéties d'Anselme Buvard — s'achève sur des fragments inédits des carnets de Voisard. Tantôt inspirées par des choses vues, tantôt teintées de philosophies, ces brèves poétiques aux accents parfois aphoristiques (« J'ai parfois douté de ce que je faisais. / Je n'ai jamais douté de ce que j'avais à faire. ») ou métapoétiques (« Ce qui ne s'écrit pas est voué au silence. / Ce qui ne s'écrit pas verse à l'abîme. ») sont un régal qui provoquent souvent le sourire. Car l'humour, chez ce bon vivant — les témoignages en ce sens abondent —, peut pointer au détour d'une phrase, d'un mot ou d'une comptine :

*Plus j'aspérule  
plus tu simules  
comment veux-tu  
que je fascicule  
renoncules et libellules  
capitules et radicules  
tandis que tu tarentules  
gesticules et monticules  
quand tu copules  
au crépuscule  
et que moi somnambule  
je récapitule  
virgule après virgule*

Si Alexandre Voisard a le premier et le dernier mot de ce *Persil*, c'est pour mieux saluer les membres de son cénacle dont les interventions s'organisent autour de quatre types d'écrits : lettres, salutations, poèmes et textes plus analytiques. Relever la justesse de telle analyse, la poésie d'une remarque ou l'amitié de l'une ou l'autre des signatures importe peu. Il est préférable de s'en tenir au tableau d'ensemble et de saluer la richesse de la démarche. Avec audace, elle fait entrer en résonance des actes littéraires variés qui donnent à sentir, par le jeu de cette approche polyphonique, la richesse de l'œuvre poétique de l'écrivain qu'elle célèbre.

Le quatrième de couverture présente une photographie d'Alexandre Voisard en train d'écrire à son bureau, entouré de livres épais parmi lesquels on devine quelques dictionnaires : la promesse de ce *Persil* qui

s'est donné pour sous-titre *Dans l'atelier du poète* est donc tenue. Le voile n'est pas levé sur les mystères de cet atelier (im)matériel et croire qu'il peut l'être relève de l'utopie. Toutefois, au terme de la lecture de ces quelques dizaines de pages, la poésie de Voisard apparaîtra peut-être davantage à son lectorat comme le fruit d'un dialogue entre le poète et la nature ou celles et ceux qui la peuplent.

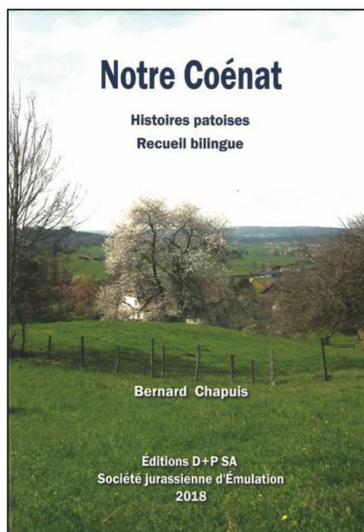
« Au bout de moi-même je n'aurai eu qu'une seule ambition (impliquant tous desseins et quêtes au fil du temps), une seule mais qui *compte double*: avoir parcouru de long en large les territoires qui s'offraient à moi et, les ayant marqués de mon empreinte, y avoir reconnu tous les miens. » (Élodie Paupe)

« Alexandre Voisard. Dans l'atelier du poète », *le Persil*, numéros 148, 149, 150, hiver 2017-2018, 49 p.

*Le Persil est un journal littéraire suisse créé en 2004 par Marius Daniel Popescu. Chantal Calpe est née à Moutier. Elle a notamment été rédactrice en chef de Jura l'original et a collaboré à plusieurs publications en lien avec les lettres et les arts. En 2019, elle publie Ordalies avec le photographe Pierre Montavon aux éditions de la Société jurassienne d'Émulation.*

# Notre Coénat

Histoires patoises  
Recueil bilingue  
BERNARD CHAPUIS



Notre coin de terre, notre chez nous, telle est la traduction française que l'on peut donner du titre de ce livre consacré à notre patois régional. L'auteur, correspondant depuis plusieurs années du *Quotidien jurassien*, y publie régulièrement, chaque vendredi, une histoire. Quarante d'entre elles constituent la matière de cet ouvrage. Afin de permettre à ceux qui ne sont pas familiers de notre langue ancestrale de les comprendre, chaque histoire est suivie d'une interprétation française (Bernard Chapuis refuse de parler de traduction, alléguant qu'une traduction serait une trahison). La version patoise se trouve sur la page de gauche et la française sur celle de droite. Il faut insister sur le fait qu'il y a un écart entre l'original et sa traduction dans une autre langue. Qui lit, par exemple, le poème de Rilke *Die Lorelei* ne peut être que frappé par la supériorité de la version allemande sur l'interprétation française qui en est faite. L'art de la traduction est délicat. Il faut en effet retrouver l'esprit, la musique d'un texte au moyen d'un instrument différent. En fait, cet exercice correspond à un véritable travail de création. La lecture des histoires proposées dans cet ouvrage ne peut que convaincre le lecteur de la justesse de cette analyse.

Dans un avant-propos, l'auteur rappelle qu'en un temps pas si lointain, le patois était notre langue maternelle. Les enfants de nos villages, lorsqu'ils entraient à l'école primaire, ne connaissaient pas le français. Les instituteurs de cette époque leur interdisaient de parler le patois. Il fallait en effet qu'ils acquièrent la maîtrise d'une langue leur permettant de s'exprimer et de se faire comprendre au-delà des limites de leur petit pays.

Notre patois appartient à la famille des langues d'oïl, comme le français. Les autres patois de Suisse romande font partie du franco-provençal.



Le patois n'est pas une langue codifiée. Ceux qui l'écrivent recourent à une écriture plus ou moins phonétique qui traduit des sons, de telle sorte qu'il peut y avoir des différences d'orthographe d'un texte à l'autre. À noter aussi que cette écriture présente l'inconvénient de ne pas toujours rendre compte de l'image du mot, contrairement à un mot écrit en français. Il faut souvent le prononcer à haute voix pour qu'il prenne un sens.

Depuis l'époque où le patois était la langue courante, les sciences, les techniques, la société ont évolué. Une langue vivante doit s'adapter, inventer de nouveaux mots pour nommer les choses nouvelles. Un exemple amusant de néologisme cité par Bernard Chapuis : *in yivre que s'vend bïn* (un livre qui se vend bien) pour un best-seller. Il faut préciser que certains tenants du patois refusent ces évolutions, prétendant que la langue doit demeurer dans l'état où elle était au moment où elle a cessé d'être la langue naturelle d'une société rurale. Cette question, on en convient, peut être discutée à l'infini.

La même histoire, racontée en patois, perd son charme lorsqu'elle est transposée en français. On sait aussi que des expressions, des mots ressentis comme grossiers prononcés en français, n'inspirent pas le même sentiment lorsqu'ils sont dits en patois.

Merci à l'auteur de nous offrir ce florilège d'histoires simples, savoureuses, parfois aussi croustillantes. (Philippe Wicht)

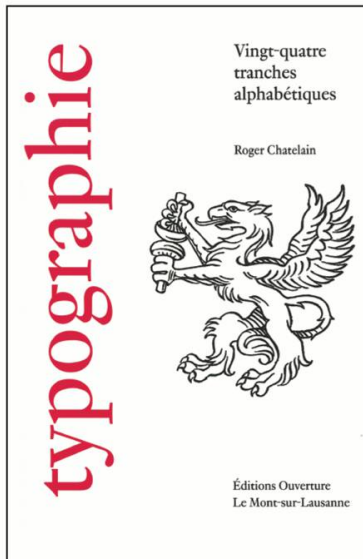
Delémont: D+P S.A. ; [Porrentruy]: Société jurassienne d'Émulation, 2018 (111 pages).

*Bernard Chapuis, né en 1936, enseignant à la retraite, est passionné par les récits et les contes du Jura. Il a publié notamment Une de Bonfol (1985), Façon de voir (1991), la Croix et la Bannière (1997), Présences (2006). Il aime s'exprimer en patois, comme dans Contes sages/Saidges fôles (2012), È y aivait in cò/Il était une fois (2013) et ce dernier ouvrage, illustré de photos de Georges Varrin. Une version sonore des textes patois est disponible sur le site internet [www.image-jura.ch/djasans](http://www.image-jura.ch/djasans).*

# Typographie

## Vingt-quatre Tranches alphabétiques

ROGER CHATELAIN



Dans la collection «Son mot à dire», aux éditions Ouverture, Roger Chatelain revient avec un quatrième ouvrage. Comme les précédents, c'est un florilège de souvenirs, d'anecdotes, et de commentaires consacrés à ses deux amours: l'art typographique et le Jura. Et il sait mieux que personne nous entraîner avec lui, avec toujours le même enthousiasme. Présenté comme un abécédaire, le livre recèle en fait un jeu d'énigmes. Il faut deviner pourquoi telle lettre entraîne tel développement. C'est au lecteur de deviner l'intention de l'auteur, les sous-titres n'en donnant pas a priori les clés.

«A: une pirouette signée Fernand Baudin». Peut-être *A* comme *Admiration* pour un mentor? «B: l'ours à toutes les sauces». Là, c'est plus facile, *B* comme *Berne*. Restons-en là pour ne pas gâcher le plaisir des lecteurs, ainsi amenés à lire attentivement les textes et à scruter les nombreuses illustrations...

Et ce n'est pas tout, il y a une autre énigme: «vingt-quatre tranches alphabétiques». Pourquoi vingt-quatre et non vingt-six? À y regarder de plus près, il manque le *J* et le *U*. La solution n'est dévoilée qu'à la fin: «Elle se réfère à l'histoire de l'écriture. [...] Les deux lettres se fondaient respectivement dans le *I* et le *V*.» Et Roger Chatelain d'évoquer alors «la mention *JU*, présente dès 1978 sur les plaques d'immatriculation de la République et canton du Jura»!

Il est aussi possible de faire abstraction des énigmes et de lire au hasard, peut-être en seconde lecture. Le format du volume permet de le consulter comme un folioscope. Au lieu d'une image légèrement modifiée au fur et à mesure des pages pour donner l'illusion du mouvement quand on les feuillette, ici, les images sont très variées. C'est un ensemble tout entier dédié au monde de la typographie, un monde en mouvement. Au fil des chroniques, les références historiques sont

nombreuses. Elles permettent de découvrir en filigrane l'émergence de thèmes actuels, l'évolution du langage et des codes étant le reflet de l'évolution de la société. Il est question d'identité linguistique, de revendications territoriales, de mouvements ouvriers, mais encore de la féminisation des noms de métier, du langage épïcène... « Notre existence est constituée de renouvellement et il convient de s'accommoder aux nouvelles pratiques. Lesquelles, dans de multiples domaines, enrichissent et facilitent grandement la communication écrite. »

Rappelons que Roger Chatelain est coauteur des éditions de 1993, 2000 et 2015 du *Guide du typographe* du Groupe de Lausanne de l'Association romande des typographes, qui fixe les « règles et [la] grammaire typographique pour la préparation, la saisie, la mise en pages des textes et leur correction ». Dans sa dernière chronique « alphabétique », c'est en spécialiste reconnu qu'il nous parle de ce travail où il excelle tout particulièrement. À la lettre « Z : à la source de la correction », il présente un ouvrage précurseur, publié « avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle » : *les Règles de la composition typographique à l'usage des compositeurs, des correcteurs et des imprimeurs*. Désiré Greffier, « auteur méconnu et solitaire « fait preuve d'intelligence et de bon sens ». Roger Chatelain dit avoir été « frappé par la permanence des règles énoncées ». Il précise qu'en « exergue de son exposé, Greffier avait inséré cette citation : “Les règles typographiques ont fait de la correction la plus belle parure des livres”. » On comprend que cette citation ait touché celui qui a consacré toute sa carrière à l'art typographique ! (Dominique Suisse)

Le Mont-sur-Lausanne: Ouverture, 2017, 159 p.

*Roger Chatelain est né à Delémont en 1938. Il habite depuis 1969 dans le canton de Vaud, mais reste très attaché au Jura. Il a publié neuf ouvrages et collaboré à de nombreux écrits. La collection « Son mot à dire » comporte les titres Du signe à la page (2011), le Texte et l'Image (2012), Vous avez dit typographie ? (2014) et ce dernier livre.*

# Les Billes du Pachinko

ÉLISA SHUA DUSAPIN



Après *Hiver à Sokcho*, Élis Shua Dusapin signe un deuxième roman, *les Billes du Pachinko*, paru en août 2018 aux éditions Zoé. À cette heure, les deux œuvres ont été couronnées de prix et le texte des *Billes* a obtenu le Prix suisse de littérature 2019. Preuve que l'écriture de la jeune autrice séduit toutes sortes de lecteurs, quelles que soient leurs attentes.

L'argument de la pièce ? À presque trente ans, Claire répond à une petite annonce trouvée à Genève sur le site de la faculté des lettres de l'université de Tokyo : pendant les vacances, elle sera répétitrice de français pour Mieko, fillette de dix ans. Cela lui permet de séjourner chez ses grands-parents — Coréens exilés dans la capitale nipponne pour fuir la guerre de Corée — à qui elle a proposé un voyage dans leur pays natal.

Si, dans *Hiver à Sokcho*, le lecteur a découvert une petite ville inconnue au magnétisme étrange, dans ce nouvel opus, il est amené à suivre Claire dans une mégapole. Tokyo ou l'incarnation de « l'empire des signes », et l'imaginaire plus que foisonnant que l'Occident lui confère... En août, à l'époque de la canicule et non pas à celle des cerisiers en fleurs... On visite les intérieurs qui accueillent les protagonistes du roman : l'appartement de la mère de Mieko, M<sup>me</sup> Ogawa, enseignante de littérature française, et la maisonnette des grands-parents, dans un quartier colonisé par les Coréens, Nippori. Le charme des consonances japonaises opère, mais l'écrivaine ne cède pas aux sirènes d'un pittoresque facile !

Ces deux points d'ancrage spatial pourraient rassurer le lecteur. Pourtant, il en va tout autrement. M<sup>me</sup> Ogawa vit en réalité dans un ancien hôtel, étriqué et humide, qui jouxte la gare de Shinagawa et qui attend d'être rénové. La demeure des grands-parents, minuscule, fait face à un « Pachinko »... Ce vocable reçoit un premier éclairage dans l'exergue de Roland Barthes situé au début de l'œuvre. Terme intrigant s'il en est ! La narratrice avance assez vite une description des engins qui peuplent le *Shiny*, la maison de jeux gérée par le grand-père. « Au Japon,



le Pachinko, sorte de flipper vertical, s'apparente aux machines à sous des casinos. Même si tout le monde y joue, ils restent mal considérés. Les établissements de Pachinko, ou simplement Pachinko, ont leur propre système bancaire, la réputation de financer obscurément les principaux partis politiques, monopolisant l'espace publicitaire dans les médias, alimentant toute une économie parallèle. » L'autrice excelle à suggérer des ambiances moites, où les corps éprouvent un sentiment d'insécurité, d'impermanence, comme si rien n'était définitif. Comme si tout chancelait, comme si les billes donnaient le ton, le mouvement, dans la multitude des possibles, chez soi et dans l'espace confiné du *Shiny*. Et la passion du Pachinko qui dévore un certain Yuki pourrait bien le transformer en une « tique ». Métaphore saisissante, qui évoque le paysage mental du joueur invétéré qui succombe à la tentation de la machine. Du reste, la jeune Mieko aspire également à voir ce lieu de perte — inversion étonnante du mythe du Minotaure...

Mais le fil d'Ariane, c'est Claire qui le déroule, comme pour mieux contrer le hasard : il suffirait qu'elle puisse emmener ses aïeux en Corée. « Tokyo. Nagoya. Kyoto. Shin-Osaka. Hiroshima. Hakata. Trois heures de ferry jusqu'à Busan, train jusqu'à Séoul. C'est si simple. » Vraiment ? Dans ce dédale nippon — au sein duquel la grand-maman de Claire peut se perdre au sens premier —, Élisabeth Shua Dusapin propose, grâce à son écriture serrée, précise, poétique, une visite guidée dans des espaces évocateurs : l'immense parc d'Ueno, Disneyland et ses innombrables attractions, l'île de Miyajima, Shin-Okubo, « la rue coréenne de Tokyo », le village de Heidi. Après une attente insoutenable pour la protagoniste et le lecteur arrive enfin le départ pour la Corée. Et comme dans *Hiver à Sokcho*, l'écrivaine réserve un épilogue loin des sentiers battus que l'on découvrira avec ravissement. Ou l'art de sortir du labyrinthe avec panache !

Poétique des lieux : les va-et-vient de l'héroïne dans la cité, son échappée vers des lieux chargés de symboles et le pays des ancêtres engendrent une rêverie qui ne repose pas sur une prise de distance, une critique, mais qui nous immerge dans la matière. Dans les sensations. Dans notre chair. On ressent les effets de la canicule ; on a soif ; on a les oreilles qui font mal au point d'attraper une otite ; les aliments sucrés nous collent aux doigts ; on éprouve un certain malaise. Puis on respire, on se sent mieux, on revit. Pourtant, les averses ne rafraîchissent pas vraiment. Comme chez un Rousseau, la rêverie est active et le lecteur écrit son propre roman, parallèlement à celui auquel il est convié. Et ce n'est pas le moindre des atouts de l'œuvre.

Grâce à ce voyage initiatique revisité, l'autrice questionne également d'autres stéréotypes. Ainsi, la maman de Mieko prétend avoir accompli ses études en Suisse et souhaite y envoyer sa fille. Elle se souvient en particulier de *Heidi*, œuvre dont Claire n'a qu'un vague souvenir — comme le lecteur, non ? Élisabeth Shua Dusapin secoue nos certitudes et détricote nos croyances. Si nous trouvons absurde de confiner le champ littéraire suisse à Johanna Spyri, pourquoi réduire le Japon à Tokyo, au mont Fuji et à Hiroshima ? ou même à Mishima et Kawabata ?

Enfin, l'écrivaine poursuit le dialogue interculturel amorcé dès le début de sa carrière<sup>1</sup>. Au cœur du récit surgit l'incessante question de la compréhension de l'autre, de sa pensée, de ses origines. Pour ne pas parler le japonais, l'arrière-grand-mère de l'héroïne ne se tranche-t-elle pas la langue<sup>2</sup> ? Exilée dans sa langue maternelle, la grand-maman elle-même n'a jamais aimé le japonais ; elle le maîtrise mal. Avec sa petite-fille, elle communique « dans un langage fait de mots simples, anglais ou coréens, de gestes et de mimiques exagérées. Japonais, jamais. » Encore une fois, le malaise est palpable chez Claire : « [Mes] oreilles s'infectent. [...] Après le repas, je regarde la télévision, assise entre mes grands-parents, totalement sourde. » D'ailleurs, les dialogues, travaillés avec soin, sont plutôt rares : ils interviennent avant tout hors de la cellule familiale, quand Claire se trouve avec Mieko et sa mère Henriette. Ce qui n'est pas exprimé se révèle aussi important que les termes prononcés, et l'art de la romancière consiste à nous mettre finement sur la voie de l'interprétation. La rêverie se poursuit, qui nous relie au monde de l'enfance grâce aux nombreuses apparitions d'animaux, aux dessins animés, aux jeux de société, aux promenades dans les parcs d'attractions. Ou comment transcender le fossé entre générations, cultures...

En somme, cette œuvre, intelligemment conçue, se lit d'une seule traite et avec délectation. Nul doute que chaque lecteur y trouvera de quoi nourrir sa réflexion, sa rêverie, son goût pour une écriture élaborée et subtile. « L'imagination est un voyage sans but, qui nous emmène ici et maintenant, dans les événements les plus anodins ou les plus fugaces, dont elle fait un trésor en versant sur eux la belle eau d'un regard d'enfant. Imaginez<sup>3</sup>... » Cette invitation à découvrir un beau texte ne s'apparenterait-elle pas à « la mélodie du bonheur » ? (Monique Godinat)

Carouge-Genève : Zoé, 2018 (139 p.).

*Née d'un père français et d'une mère sud-coréenne, Élisabeth Shua Dusapin grandit entre Paris, Séoul et Porrentruy. Pour son premier roman paru*



*aux éditions Zoé, Hiver à Sokcho, elle reçoit le prix Walser, le prix Alpha, le prix Régine Desforges et elle est lauréate de l'un des prix Révélation de la Société des gens de lettres (quatrième de couverture).*

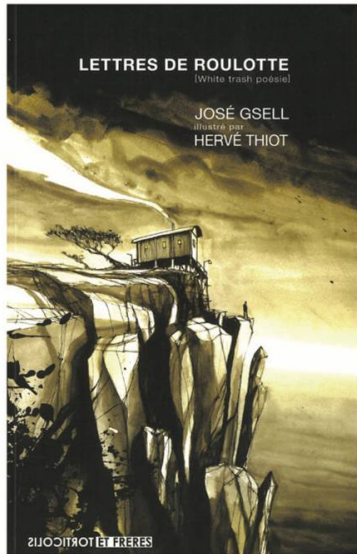
NOTES

- <sup>1</sup> Ici, nous pouvons penser à tous les autres textes écrits par É. S. Dusapin, pas forcément publiés. Nous avons eu l'honneur de la guider dans son travail de maturité au lycée cantonal de Porrentruy.
- <sup>2</sup> Malheureusement, le français ne fait pas la distinction entre *language* et *tongue*.
- <sup>3</sup> Raphaël Enthoven, *Imaginez*, Paris, L'École des loisirs, 2019, page 3.

# Lettres de roulotte

## (White trash poésie)

JOSÉ GSELL



José Gsell nous offre un livre spécial intitulé *Lettres de roulotte*. Comme il le souligne dans son introduction, ce n'est pas « un énième roman épistolaire », mais une série de textes, illustrés par Hervé Thiot, racontant au fil du temps son installation et sa vie dans une simple roulotte. Ce n'est pas non plus un journal qui resterait un exercice intimiste, même s'il est publié par la suite. « Matérialisation textuelle de la simple matière du quotidien », ce livre est une invitation à « vous retrouver dans une dimension intime entre vos yeux et les quelques mots sur le papier. »

Avec d'un côté une rivière et de l'autre un champ ravagé par l'humidité en hiver et poussiéreux en été, il explore une « vie à la limite de la marge » en voulant écrire et « mettre cela en priorité, juste derrière le fait d'être là, présent dans le monde ». Ce faisant, il nous offre des moments précieux de lecture.

Qui n'a pas rêvé de vivre dans une roulotte, de tout simplifier, de se contenter de peu pour gagner en liberté ? José Gsell nous propose de partager avec lui cette expérience. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la roulotte ne bouge pas. Si voyage il y a, c'est dans la découverte de ce mode de vie minimaliste ou au travers de souvenirs. Ce n'est pas toujours facile et il avoue : « Au matin, mes douze mètres carrés se muent en un espace de solitude. » Cela peut devenir pénible en hiver. Mais il y a tellement de compensation : « Au printemps, j'écouterai les oiseaux et me réveillerai dans un rêve. » Car la roulotte est surtout un refuge : « Je fuis mon monde, ses informations pleines de vent, sa souffrance au quotidien... »

Hervé Thiot illustre ces pages par des dessins à la plume fine, avec des couleurs sombres, qui donnent une dimension étonnante au texte.

Il faut se laisser envahir par cet univers qui reflète bien l'isolement de la roulotte en opposition à la foule, la ville, les gratte-ciel... La poésie qui s'en dégage ne suscite pas la tristesse. Elle nous interroge plutôt. Pourrions-nous suivre une telle voie? José Gsell ne nous y invite pas, il sait que nous ne le rejoindrons pas. Il ne le souhaite pas du reste.

« Ce n'est pas une fin où le personnage s'en va, puisque je ne m'en irai pas. C'est vous qui partez.

» J'ai aimé votre compagnie, dans la solitude des chemins, dans les nuits, dans mes ténèbres. C'est une visite que vous m'avez faite. J'espère que vous avez mangé à votre faim. Notre promenade commune a fait naître des mots qui d'habitude restent à l'intérieur. Des images immatérielles qui circulent entre l'œil et le cerveau sont nés les textes. » (Dominique Suisse)

La Chaux-de-Fonds: Torticolis et Frères, 2018, 117 p.

*« José passe son enfance dans plusieurs villages du Jura bernois, puis s'exile à Bienne. Après l'interruption de ses études, c'est dans le monde des squats qu'il fait ses armes. Plusieurs années de créativité au jour le jour le mènent à reprendre une formation à l'Institut littéraire suisse. Depuis, il partage son temps entre écriture, vie en roulotte, travaux de subsistance, et voyages sac au dos. » (<http://www.torticolis-et-freres.ch/auteurs/jose-gsell/>. Consulté le 20 novembre 2019.)*

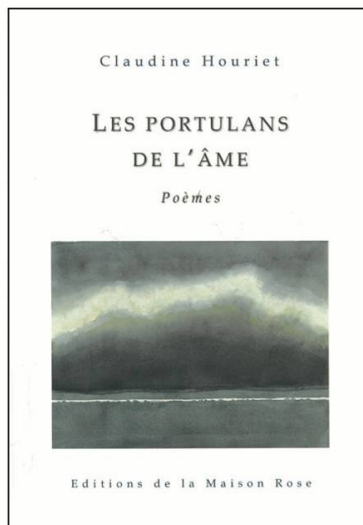
*Il a écrit notamment De poussière d'alcool de sueur en 2016, reçu en 2017 la bourse intercantonale Fell-Doriot d'aide à l'écriture et publié Bois perdus en 2017.*

*« Peintre, performe[u]r et musicien suisse d'origine mauricienne vivant à Bienne et Berlin, né en 1973. Issu des scènes underground européennes, épris de liberté, il conçoit son travail comme un instrument de rencontres et d'échanges, ce qui l'amène à des collaborations prestigieuses et de multiples tournées internationales, en[tre] autres avec la compagnie de danse Asphalt Piloten, ou avec la metteuse en scène Barbora Horáková Joly aux opéras de Graz et Bilbao. Il réalise nombre de fresques murales, toiles, installations de part [sic] le monde. » ([https://biel-bienne.arty-show.ch/portfolio/herve\\_thiot\\_travelhouse/](https://biel-bienne.arty-show.ch/portfolio/herve_thiot_travelhouse/). Consulté le 20 novembre 2019.)*

# Les Portulans de l'âme

## Poèmes

CLAUDINE HOURIET



Claudine Houriet a de multiples talents, elle publie régulièrement et passe avec aisance de la nouvelle au roman et à la poésie. Elle nous offre ici un recueil de poèmes. Un mot mystérieux : portulans — ce sont les anciennes cartes maritimes — que l'auteur associe aux hésitations de l'âme, peut-être aussi au vague à l'âme comme l'indique le titre d'un des textes du livre. Comme dans ses recueils précédents, elle a l'art de rendre un tableau, une impression, une atmosphère au moyen de fines touches. Tout chez elle est suggéré sans que rien jamais ne pèse ni ne pose. C'est ainsi que la brume,

les couleurs en demi-teintes, tempérées, sont souvent présentes. On l'a compris, ce n'est plus ici la lumière éclatante du plein été, ni même celle déjà tamisée du premier automne. Tout baigne plutôt dans un climat de douces tonalités, celles d'une saison bien installée, seules quelques allusions discrètes laissent entrevoir les sombres perspectives de l'hiver. Ainsi : « L'humeur maussade de la brume / Étouffe la lumière / Se fait l'écho de l'âme endolorie / La pluie / Hache menu l'horizon / Et les regrets / Comme une averse de grésil / Flagellent / De mille piqûres glacées ».

La sérénité cependant domine, par exemple, à propos de la Normandie, Claudine Houriet parle de « Teintes assourdies / Des nuées vagabondes / Mer et ciel de grisaille / À l'horizon / L'émeraude pâle / Frangée d'une écume de nacre ». Peut-on mieux exprimer l'effet produit par la vague léchant la rive que par les deux derniers vers ? Un autre poète a dit, il est vrai : « La rive au loin gémit, blanchissante d'écume<sup>1</sup>. » Belle image et belle harmonie, mais la formule de notre auteur ne lui est en rien inférieure.

Ailleurs, elle se laisse enchanter par la « Pâleur bleutée d'un ciel / Au crépuscule / Luminescence étrange des champs d'un vert acide » qu'elle compare à un tableau de Vallotton.



Le bruit de l'horloge, qui rythme l'écoulement des jours et la fuite du temps, ne la chagrine pas, car, dit-elle: « Elle me berce me rassure / Et me relie / À tous mes disparus ». Ce n'est donc pas la prescience de la fin de toutes choses que le bruit lancinant de l'horloge lui inspire, mais bien un message d'espérance, celui que procure la communion des saints qui réunit le monde des morts à celui des vivants.

La même sérénité et la même inspiration habitent ces quelques vers, composant un tableau intimiste de la meilleure veine: « Sur la terrasse / Au bord de l'étroit canal / Enserrant le parc / Une feuille d'or / Est tombée sur ma table / Clin d'œil / De l'amie disparue / À laquelle je pensais / À l'instant ». On note que ce poème — c'est d'ailleurs le cas de tous ceux composant le recueil — ne comprend aucun signe de ponctuation, même pas le point final, cela n'empêche nullement la parfaite compréhension du message. Cette absence de ponctuation permet une présentation allégée du texte sur la page.

La vision d'un petit oiseau mort noyé, avec ses pauvres ailes déployées sur la surface de l'eau, fait surgir tout à coup le fantôme d'Ophélie: « Les plumes de tes ailes / Écartées comme les voiles / D'une minuscule Ophélie / Me voilà navrée / Pleurant à demi / Sur ton petit corps sans vie ».

Dans un poème dont le titre est « l'Écho de l'au-delà », à travers le vol majestueux d'un milan, Claudine Houriet convoque tous ceux dont l'existence est restée toujours au-dessous de leurs aspirations. On lit: « Pleure-t-il avec les enfants / Qui n'ont pas eu le temps de jouer / Avec les âmes des défunts / Qui se lamentent d'être oubliés / Se joint-il aux amants / Cherchant en vain le corps aimé / Ou aux vieillards / Qui ressassent les jours / Dont ils n'ont pas su profiter ».

Le poète est celui qui saisit l'essence de l'instant pour lui assurer l'éternité. Ainsi de ce moment — bref — où le jour bascule avant de s'enfoncer dans la nuit: « C'est une heure magique / Moment de perfection / Avant le crépuscule / Quand ciel et lac s'unissent / D'une fragilité de verre / Sous un voile tissé de soie / Aquarelle délicate / Qu'aucun artiste / N'est capable de créer ». Le lecteur relève ce « moment de perfection ». À lui seul, il dit la beauté, la solennité et la fragilité de ce qui n'est plus tout à fait le jour et pas encore la nuit.

Claudine Houriet, qui est-elle? Dans « Qui suis-je », elle se livre avec toutes ses contradictions: « Douceur et violence / Ténèbres et clarté / Doute et certitude / Volonté de dépassement / Fuite devant le bruissement du temps / Qui suis-je / Une femme qui cherche / Et s'obstine / Avant

d'être gagnée par l'ombre». Faut-il conclure, à cette lecture, qu'au bout de la route il y a le précipice, rien que le précipice ?

En conclusion, lire ces poèmes sans se presser, les goûter, les mâcher, s'en imprégner pour en savourer toute la subtile harmonie, mais aussi l'âpreté humaine. (Philippe Wicht)

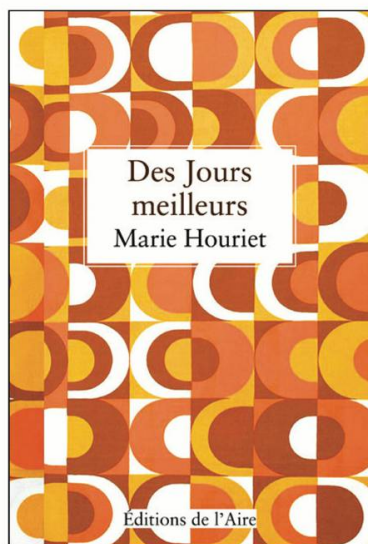
Cossonay-Ville : la Maison rose, 2019 (81 pages).

*Claudine Houriet habite à Tramelan. Elle est, entre autres, l'auteur des ouvrages suivants: Une aïeule libertine, le Mascaret des jours, l'Obsidienne de la nuit, l'Enlèvement, Sur l'estampe des nues. Elle pratique également la peinture et a plusieurs expositions personnelles à son actif.*



## Des jours meilleurs

MARIE HOURIET



S'il y a bien une plume qui a toute sa place dans la chronique littéraire des *Actes*, c'est celle de Marie Houriet. Son précédent roman a en effet ouvert le bal de la collection littéraire « Æncrages » de la Société jurassienne d'Émulation. Avec *Des jours meilleurs*, aux éditions de l'Aire, Marie Houriet propose un roman plus social que ne l'était le précédent.

Roman politique donc. Dans ce cas, il est difficile d'éviter les écueils du genre. On tombe, en effet, facilement dans le piège du roman à thèse, dans la démonstration qui prend une dimension didactique superflue, voire gênante. On explique au lecteur comment il doit penser, avec des personnages qui sont des types et qui n'ont pas la complexité psychologique qu'on pourrait attendre. Marie Houriet n'évite que partiellement les écueils tant certains personnages sont caricaturaux et au service d'un message politique bien déterminé et relevant d'une certaine forme de lieu commun, notamment dans le dénouement.

Néanmoins, on ressent une certaine désillusion, voire une nostalgie touchante, par rapport à un idéal social libertaire qui était véhiculé notamment par Mai 1968 et qui est incarné dans le roman par Jean-Louis. En témoigne ce moment d'évocation, de mémoire involontaire de Jean-Louis: « J'ai voulu finir l'article et Lili a commencé à ranger ses emplettes, la fraîcheur du légume est une religion chez elle et elle n'avait même pas pris la peine d'ôter son foulard grenat que ses bracelets cliquetaient déjà entre les étagères du frigidaire. Je venais de lever le nez pour la regarder quand c'est arrivé. Ce n'était pas de l'exaspération en l'occurrence, ç'aurait parfaitement pu mais là c'était cet œil qu'on pose trop rarement sur sa partenaire, je contemplais ses manies avec l'émotion de la redécouverte. Et une valise de souvenirs mal ficelée m'a dégringolé sur la tête depuis le haut d'une armoire où je l'aurais remise depuis des années. C'est pas possible d'être déjà si loin. Ma mémoire sent le gazon. C'est une noctambule de juin, lorsque le jour n'en finit pas de finir, une noctambule Bleu de minuit. J'ai dix-neuf ans et je regarde Lili remplir

notre glacière. Il y a huit mois que nous sommes ensemble, un vieux couple, quoi. Il va faire chaud au parc des Bastions, elle coince un maximum de bières et de plaques réfrigérantes. C'est la révolution, on installe nos tentes. Il s'agit d'un espace public, qui plus est au pied de l'université: autant dire, à nous! C'est ce que martèlent les tracts tirés tout le matin sur la machine à stencil, qui m'ont laissé les doigts violacés. C'est la révolution, Lili n'a pas le droit de vote mais elle a des tresses.» La fin des utopies, des grands récits, ce que Jean-François Lyotard nomme «la condition postmoderne» illustre une perte de repères, une absence de sens, dans un monde contemporain dominé par l'individualisme et l'argent. Le cynisme est à son comble lorsqu'on évoque tranquillement, entre banquiers spéculateurs, les vacances au Vietnam au moment où éclate la crise des *subprimes* qui va causer la ruine de bon nombre de petits actionnaires. Les ravages d'un système économique sont décrits avec une lucidité cinglante par l'intermédiaire du personnage de Linda, petite propriétaire new-yorkaise, victime de la faillite de Lehman Brothers. La littérature permet de s'intéresser aux destins personnels, aux vies minuscules prises dans les rouages de la grande histoire, victimes des cycles inhérents au système capitaliste dérégulé: « Dans certaines villes, les pancartes *À vendre* poussent comme des champignons, au point que les spéculateurs peuvent jouer les difficiles. Seuls les morceaux de choix trouvent preneur, les autres sont laissés à l'abandon. Les collectivités n'ont pas les moyens de raser. Ici, ça ne risque pas. Suffit d'avoir les reins suffisamment solides pour patienter. Alors que la crise expulse des familles par centaines, certains prêteurs se sucent comme jamais. Racheter pour une bouchée de pain ce que le marché immobilier dégorge, laisser passer la récession et reprendre les transactions en temps voulu. Un jeu d'enfant si on a les moyens. New York reste New York, pas vrai? S'il a pu se recaser, mon courtier blond n'a pas de souci à se faire.»

Par ailleurs, Raphaëlle, la fille de Jean-Louis, incarne ce retour de balancier. Alors qu'elle a été élevée dans l'esprit libertaire et anticapitaliste cher à son père, elle se complaît dans une vie bourgeoise, ayant épousé un *trader*, prénommé Yvan, qui a renoncé à ses ambitions académiques pour céder aux sirènes de l'appât du gain. Cette résignation contemporaine et ce manque de repères et d'idéal dit beaucoup sur notre époque et cela transparaît dans le roman. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la représentation de la communauté autogérée, située au lieu-dit de la Jonction, à Genève, au confluent de l'Arve et du Rhône, est si réussie. Les deux temps du récit lui donnent qui plus est un statut de paradis perdu

qui accentue encore l'impression de dérégulation de notre temps et le sentiment de nostalgie.

Roman polyphonique également. Plusieurs narrateurs se succèdent et si c'est très réussi dans la première partie du roman, puisque cela lui donne un rythme certain, cela se délite dans la seconde partie et le lecteur s'y perd un peu parfois.

En somme, *Des jours meilleurs* est une fresque familiale qui nous plonge dans « l'école du désenchantement » contemporain même si le dénouement ne se résout pas au pessimisme et veut voir — peut-être un peu naïvement — le capitalisme prendre une leçon. (Valéry Rion)

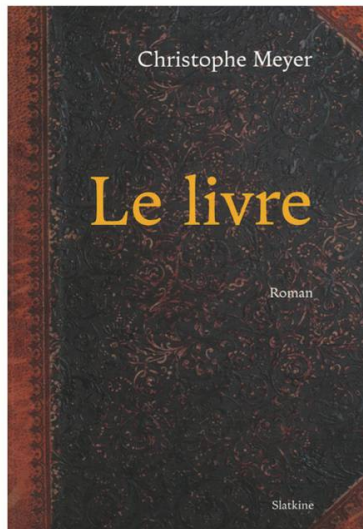
Vevey: Éditions de l'Aire, 2018 (259 p.).

*Marie Houriet, née en 1966, vit dans le Jura. Elle a précédemment publié, outre Coup de sac, Viva Movidia aux éditions L'Harmattan, en 2001.*



# Le Livre

CHRISTOPHE MEYER



Christophe Meyer ne le cache pas: il aime les romans policiers ésotériques du style du *Da Vinci Code* et s’amuse ici à en faire la parodie, avec un plaisir non dissimulé. Cela donne un ouvrage plein de mystères et de rebondissements, caché sous une couverture comme celle en cuir d’un vieil ouvrage parcheminé: *le Livre*.

*Le Livre* est l’histoire d’un manuscrit très ancien, rédigé en araméen, découvert par une jeune spéléologue très punk, au fond d’une grotte entre Lucelle et Laufon, derrière un ancien mur soigneusement maçonné. Elle cherche à contacter un éminent linguiste romain pour en obtenir la traduction, mais ce dernier est assassiné. Des individus suspects visitent sa maison. Elle comprend qu’elle doit se rendre à Rome. Il s’ensuit une course-poursuite, avec l’intervention des gardes suisses et du Mossad, l’apparition d’une société secrète au sein du Vatican, des menaces et des meurtres...

*Le Livre* s’avère être un document très dangereux, parce qu’il contiendrait des révélations susceptibles de remettre en cause l’Église catholique et toute la chrétienté. Ramené de Jérusalem au temps des Templiers, il aurait été caché par un jeune moine. Tout le monde veut s’en emparer, que ce soit parce que ce secret ne doit être connu que du pape, ou pour détruire l’Église, ou pour d’obscures raisons politiques. La jeune femme a fort à faire pour protéger le fameux livre, semer ses poursuivants, sauver sa peau, revenir dans le Jura, se cacher dans la région de Chasseral puis se rendre au mont Pilate, où elle fait une rencontre incroyable. Les événements s’enchaînent au fil d’un scénario haletant aux multiples développements invraisemblables, sous couvert de détails historiques si bien mis en scène qu’on y croirait presque. Et l’on se laisse prendre au piège, on aimerait bien savoir ce que contient ce brûlot, si oui ou non il peut être rendu public, s’il est vraiment dangereux pour notre civilisation... Et comment l’héroïne va-t-elle se sortir de ce rocambolesque imbroglio?

Dans un précédent recueil, *Île Jura*, Christophe Meyer avait imaginé que tout le Jura était inondé et que seules les parties des Franches-Montagnes situées à plus de 1 000 mètres d'altitude étaient épargnées. Les survivants devaient apprendre à s'organiser, non sans mal. On le comprend, Christophe Meyer aime à raconter des histoires improbables et quand son imagination s'emballe, il sait nous entraîner dans son délire. Ce faisant, il réussit à nous divertir, le temps d'un bon bouquin! (Dominique Suisse)

Genève : Slatkine, 2019, 325 p.

*Christophe Meyer est né en Ajoie en 1967. Il a été policier, moniteur de plongée, animateur radio, rocker. Il a monté un groupe nommé Fou qui a connu le succès dans les années 1990, avec une tournée internationale. Il est l'auteur de plus de cent trente chansons. En 2014, il publie *Île Jura*, puis *Lat(t)itude 47: un tour du monde en 80 jours* et *les Tribulations jurassiennes de Raoul d'Asuel* en 2017. Il continue parallèlement une carrière de musicien et chanteur à textes.*

# Toi tu te tais

NARCISSE



« Si on confie le monde aux poètes, alors ce sera le monde à l'envers. »

Les textes de Narcisse forment un ensemble très cohérent qui constitue un spectacle que l'on peut voir dans le DVD qui accompagne l'ouvrage. Il y a une véritable liberté de ton, de formes poétiques et un jeu sur le sens du monde. Le terme « sens » est à entendre à la fois comme une direction et comme un moyen de comprendre. L'artiste paraît avoir un rôle à jouer dans la compréhension de ce monde, justement parce qu'il est capable de le voir, de le décrire et de l'exprimer différemment, par

la poésie. La littérature, et a fortiori le slam, a le pouvoir de nous « retourner » et Narcisse cherche à le faire en nous bousculant, en heurtant nos idées reçues, préconçues. On sent un slameur plus agacé et plus politique dans ses textes dans *Toi tu te tais* que dans *Cliquez sur j'aime*.

Narcisse ne manque pas d'inventivité au niveau des formes de textes. Le texte « Vise tire tue » utilise une succession de monomètres — vers d'une seule syllabe — et se clôt par une strophe composée de dissyllabes qui s'achève par un monomètre :

*je suis  
de ceux  
qui croient  
que ceux  
qui croient  
tuent*

Ce rythme binaire cadence le texte. L'auteur manie particulièrement habilement l'art de la pointe pour dénoncer l'absurdité des croyances religieuses et des violences faites en leur nom. On retrouve un message similaire dans « Dieu est amour », titre à

dieu est amour		
dieu est amour	dieu est amour	dieu est amour
il nous a transmis son amour dans un livre saint la bible	il nous a transmis son amour dans un livre saint le coran	il nous a transmis son amour dans un livre saint la torah
jésus est dieu né de dieu lumière née de la lumière vrai dieu né du vrai dieu	dieu est allah unique	la torah est la preuve que dieu existe et qu'il est l'unique
ceux qui ne croient pas en jésus les incrédules les pécheurs leur part sera dans l'étang ardent de feu et de soufre	ceux qui ne croient pas en allah les infidèles brûleront bientôt dans le feu	ceux qui ne croient pas en la torah les goyim sont comme des chiens
nous seuls détenons la vérité	nous seuls détenons la vérité	nous seuls détenons la vérité
jésus nous sauvera allez dans la paix du christ amen	allah est grand et mahomet est son prophète	nous sommes le peuple élu choisi par dieu amen



l'ironie manifeste. La forme est également originale et intéressante car le message surgit par comparaison des trois colonnes.

Narcisse se complaît dans la provocation mais ce n'est jamais gratuit. Il a toujours un message précis. Il défend notamment la femme : sa place dans la société, sa sensualité assumée, son intelligence, avec son goût toujours aussi prononcé pour le calembour : « Pourrions-nous être unis vers celles / qui nous rendent moins bêtes » ; tout en apostrophant régulièrement son lecteur ou son spectateur :

*il n'y a rien de malsain  
dans un sein  
et si ce sein  
t'excite  
fais-toi un vaccin  
(ou trempe ta bite dans l'eau bénite)  
« Des seins »*

Le corps de la femme ne doit pas être perverti par la marchandisation que le consumérisme impose avec tant de violence. Voici une vision dystopique de la féminité au miroir des fantasmes masculins projetés sur elle, dans « Femme mécanique : la pub » :

*Nous avons créé une femme mécanique  
elle est mieux qu'une vraie  
nous avons fait des progrès dans les femmes mécaniques  
elle est idéale pour la vaisselle la lessive et les tâches  
domestiques  
et quand elle secoue la tête ses cheveux volent au ralenti  
comme dans les pubs pour cosmétiques*

*elle n'est jamais au régime elle ne pleure pas pendant les  
films... même titanic*

*Voici la nouvelle iwife turbo dynamic blue ray  
mais vous l'appellerez comme vous voudrez  
sophie chantal audrey  
marie alice annick*

Le progrès technique métaphorisé par la « femme mécanique » n'offre que violence, utilitarisme, absence de sentiments et indifférenciation. L'artiste peut lutter contre ces représentations sociales écrasantes en forçant le lecteur à faire un pas de côté, à regarder l'envers du décor :

*toi tu te tais  
voilà l'arrogant slogan  
que depuis la nuit des temps  
la censure susurre  
pour museler l'humain [...]*

*c'est ainsi qu'elle a su faire taire  
baudelaire et prévert  
ferrat ferré et flaubert  
boris vian voltaire  
nino ferrer*

« Censure »



Les artistes nous aident à poser un regard neuf sur une réalité et sur les dérives de notre temps. Le titre *Toi tu te tais* est à comprendre comme une ode à la libre pensée et surtout à la libre expression de toute forme poétique. Tout se passe donc comme s'il fallait comprendre ce titre en miroir, comme une antiphrase. La poésie peut surgir de partout: même dans une énumération de noms propres associés en raison de leur sonorité, de leur musique, mais aussi parce qu'on a voulu les faire taire! Entendre les textes et leur musique est essentiel pour appréhender correctement la poésie de Narcisse qui constitue sans doute la meilleure échappatoire aux affres de notre temps:

*Moi je leur dis qu'ils ne doivent pas suivre un programme  
ni dresser des inventaires  
établir des diagrammes  
enrichir les actionnaires  
pas faire ce qu'on leur dit de faire  
mais rêver slam  
mais rêver slam*

« Mais rêver slam »

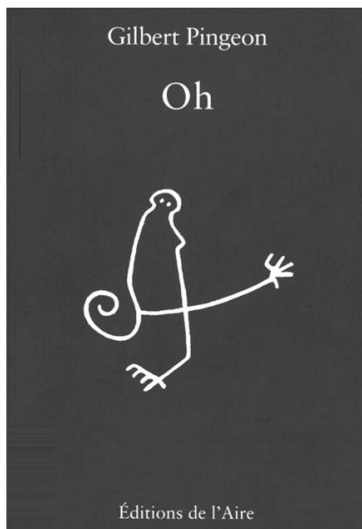
(Valéry Rion)

Lausanne: Éditions d'en bas, 2018 (57 p. + 1 DVD).

*Jean-Damien Humair est né à Porrentruy en 1967. Il est l'auteur de musiques de film, de bandes-son de spectacles et d'albums pour divers artistes. En 2006, il découvre la poésie slam et poursuit depuis, sous le nom de Narcisse, une carrière active sur la scène internationale du slam. Il crée en 2014 le spectacle Cliquez sur j'aime, doublé d'un CD et d'un livre. Il présente en 2018 un nouveau spectacle: Toi tu te tais.*

# Oh

GILBERT PINGEON



Après *Bref* et *Zut*, voici *Oh*; à chaque nouveau livre une lettre de moins dans le titre, donc. Comme les deux premiers ouvrages, ce dernier est fait de textes courts — cela va jusqu'à l'aphorisme —, de réflexions suscitées par la vie. Gilbert Pingeon, c'est un regard amusé, un style mordant, des formules caustiques, jamais il ne cède au sentimentalisme. L'ironie, l'absurde ont tôt fait de chasser l'émotion, si celle-ci devait poindre, le mot d'esprit toujours fait mouche. Le lecteur éprouve le sentiment que l'auteur s'amuse sans cesse de ses trouvailles. Formellement,

les textes sont distribués dans neuf chapitres, les titres de ces derniers expriment l'esprit.

Gilbert Pingeon n'est jamais en panne d'imagination. Il prend plaisir à raconter des histoires invraisemblables avec force détails qui ravissent d'ailleurs le lecteur, celui-ci entrant sans hésitation dans son jeu. Ainsi de cette passion pour le loup qui s'empare de lui au point qu'il en vient petit à petit à lui ressembler, même dans ses caractéristiques physiques, son corps se couvrant par exemple de poils anormalement abondants. Il va même jusqu'à uriner partout dans l'appartement pour marquer son territoire. Sa passion pour les canidés est telle qu'elle le conduit à sacrifier sa vie personnelle, ce qui lui vaut deux divorces. On le voit, il ne fait pas dans la dentelle, Gilbert Pingeon.

Il est un trait que l'on relève dans toute son œuvre, c'est son pessimisme concernant la nature humaine. Autant il peut s'émerveiller de ce qu'il voit dans les règnes animal et végétal, autant ce qu'il y a dans l'humain le laisse insatisfait. Ainsi: «J'envie le vol souverain du milan, je jalouse l'éclatant sourire du narcisse, je rêve de rivaliser de virtuosité avec le merle, j'admire la fluidité inventive des nuages, bref, tout dans la nature m'épate, attise ma jalousie.» Il termine par ce jugement sans appel: «Il n'y a que l'homme, ce lourdaud prétentieux, ce petit monarque arrogant, qui me laisse indifférent.» Ajoutons qu'il est encore mesuré dans cette conclusion, il aurait pu en effet aller jusqu'à la haine, mais ce

sentiment-là est trop fort, aussi se contente-t-il de l'indifférence, c'est-à-dire d'une forme de médiocrité. Plus loin, on lit encore ceci : « Les animaux ignorent la diffamation et ne pratiquent pas la calomnie. Jamais on n'a vu un pinson accuser un corbeau de répandre de faux bruits ni une carpe rédiger des lettres anonymes à propos d'ablettes adultères. » Il ajoute, reconnaissant sa propre imperfection : « Que ne suis-je comme eux ! »

Dans un texte très court, une toute petite page, dont le titre est *Langue vivante*, Gilbert Pingeon se livre à une attaque en règle contre les prétentieux, ceux qui inventent un langage fumeux destiné à éblouir la galerie, qui parlent avec autorité pour ne rien dire. On lit : « J'enseigne le charabia à l'université. C'est la langue à la mode. On se presse dans l'auditoire, à chacun de mes cours. Mes meilleurs étudiants ne comprennent strictement rien à mes propos jusqu'au terme de leur cursus de trois ans. Lors des examens finaux, les experts, triés sur le volet, jugent les candidats à leur bonne mine et à la fluidité de leur élocution. » On le voit, rien n'est oublié et rien ne trouve grâce aux yeux de l'auteur. On s'en voudrait de ne pas citer la conclusion, elle est exemplaire, elle crucifie les « docteurs ès charabias » à qui rien n'est épargné : « Une brillante carrière leur tend les bras dans des domaines aussi divers et passionnants que l'économie, la politique ou la philosophie. » Les experts eux-mêmes, peut-être surtout, en prennent pour leur grade.

Curieusement, quand il parle des écrivains, Gilbert Pingeon est loin d'être élogieux. Il leur reproche surtout de ne pas avoir une vision personnelle (peut-être doivent-ils se conformer aux cadres et à la mode du jour, l'éditeur ayant le souci de récupérer son investissement, ce qui, après tout, n'est pas scandaleux), de ne pas exprimer ce qu'ils ont en eux de singulier, bref, de se satisfaire de connaissances acquises. C'est le sens qu'il faut donner aux phrases que voici : « L'écrivain écrit. Il ne porte que des mots. Il ne livre que le produit de son propre cerveau, ce bagage bourré de références livresques qui lui tiennent lieu de voyage et d'imaginaire. La réalité, voilà belle lurette qu'il l'a quittée. » L'auteur s'en prend-il ici à lui-même ou fustige-t-il ses confrères ?

Si vous voulez pénétrer dans un milieu auquel vous n'avez jamais eu accès jusque-là, il est indispensable d'en connaître parfaitement les codes, faute de quoi vous vous exposez aux pires humiliations. C'est ce qui arrive à ce personnage, invité à une réception. Il arrive déjà en retard, alors que tous les groupes se sont déjà formés, répond « rien » quand on lui demande ce qui lui ferait plaisir. Rien, en effet, n'est plus inconfortable



pour la maîtresse de maison. Elle pourrait facilement offrir du champagne avec des petits fours, mais comment peut-elle s'y prendre pour servir un «rien»? Voilà que pour un simple détail le maladroit est à jamais discrédité. Honteux, il n'a plus qu'à fuir.

Une imagination sans retenue conduit Pigeon à penser que son ombre, concrétisant peut-être ses fantasmes, réalise ce qu'il n'oserait jamais: lorgner sous la jupe des filles.

Il arrive à l'auteur de cultiver l'aphorisme avec bonheur, ainsi: « Il tira à boulets rouges sur son contradicteur, lequel riposta par un silence glacial. » La réponse à l'agitation ne peut être, bien sûr, que glacée si elle vise à l'efficacité, on en a ici la démonstration.

En conclusion, la prose de Pigeon court allègre comme dans les quelques lignes que voici: « Belle plante en vérité! Son baiser à goût de pomme acidulée. Son teint de pêche possède la douceur du velours. Ses yeux noir cerise pétillent de malice. On ne peut qu'évoquer les blés — et tant pis pour le cliché — lorsque sa longue chevelure ondule dans sa course de gazelle. » C'est par ces mots que nous concluons. (Philippe Wicht)

Vevey: Éditions de l'Aire, 2018 (309 pages).

*Gilbert Pigeon est l'auteur d'une œuvre abondante et variée, faite de chansons, de pièces de théâtre, de nouvelles, de romans, de poésie et de deux tomes d'un journal.*

# Ajoie

## *précédé de Passages des ombres et de Cette âme perdue*

JEAN-CLAUDE PIROTTE

« Le pays de l'Ajoie / n'est pas un jeu de mots / l'Ajoie comme la joie / non l'alpha privatif. » Ce n'est pas tous les jours que l'Ajoie a l'honneur de figurer sur une couverture d'une des plus prestigieuses collections de poésie française, à savoir la collection « Poésie » des éditions Gallimard. Cet honneur, elle le doit à Jean-Claude Pirotte, poète décédé récemment et qui laisse derrière lui une œuvre immense, riche et protéiforme.

Dans les dernières années de son existence, le poète a partagé sa vie entre l'Ajoie, la mer du Nord, l'Aube et Namur. Cette réédition groupée de trois recueils donne une vision de l'œuvre tardive de Jean-Claude Pirotte. Il n'a pas son pareil pour peindre des tableaux de la nature ajoulote. Ce n'est pourtant pas l'œil d'un natif de cette terre comme pourrait l'être Alexandre Voisard, discrètement mentionné en exergue final de ce poème :

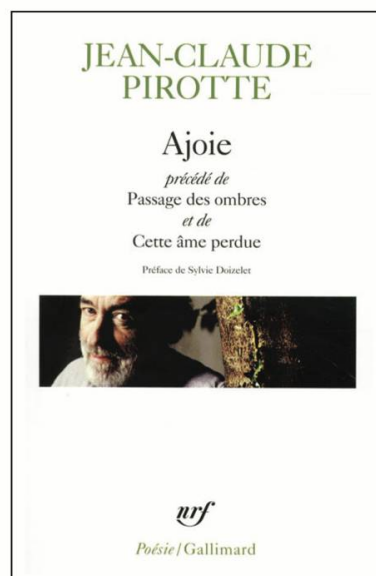
*les monts dans la brume du matin blanc  
invisibles mais je les vois*

*il y a des bruits feutrés de fer au loin  
et les arbres sont saisis de passion*

*les arbres du pré compagnons du regard  
les deux pies partagent leur territoire  
mon pays allongé sur l'ardoise des siècles  
et voici donc la voix de la mémoire*

*qui résonne en moi qui ne suis pas d'ici  
mais j'ai connu d'anciens combats voisins  
et j'ai rêvé de liberté sans frein  
les arbres sont mortels et les espoirs défaits*

*(avec Alexandre Voisard)*



Le sentiment qu'en regardant le paysage jurassien, on est face à une nature immuable qui permet de percevoir l'étendue vertigineuse du passé, « l'ardoise des siècles » :

*ce que je vois de ma fenêtre  
c'est un pan d'éternité  
trois chevaux en liberté  
qui sont là depuis des siècles  
l'éternité palsambleu  
vous m'en direz des nouvelles  
contentez-vous de ce bel  
instant de vie sous le bleu  
du temps non de la durée  
que savons-nous ? les chevaux  
et leur ombre dans le pré  
témoignent de l'éternel  
et très éphémère été*

L'éternel retour des saisons, l'immobilité, l'idée d'une forme d'éternité se confronte à la fugacité de l'instant. Peut-être faut-il voir un lien entre cette nature et la poésie ? En effet, si elle a souvent pour but de saisir le moment, le présent, immanquablement fuyant, elle peut simultanément exprimer l'universel et réussir à traverser le temps. Après tout, comme l'écrit Pascal Quignard, « les artistes sont les meurtriers de la mort ». Cela donne une dimension métatextuelle à la peinture du paysage ajoulot, c'est-à-dire qu'il agit comme une métaphore de l'écriture et de la poésie : « Car le grand vent aime les rimes / faciles mais qui ne s'usent pas / le grand vent / ce poète sublime / sème les rimes sous ses pas. »

Des paysages de Pirotte surgissent de nombreux fantômes. C'est toute l'histoire des lieux — ses habitants, ses populations successives, ses légendes, ses animaux, etc. — qui affleurent sous la plume du poète. Tout se passe comme si la nature était un gigantesque palimpseste et que le travail du poète consistait à retranscrire chacune des couches d'écriture superposées :

*la lune est borgne mais voit tout  
elle voit le chien qui aboie  
puis le fait taire d'un clin d'œil  
car elle écoute aussi la voix  
de l'enfant qui pleure et celle  
de la folle qui parle au ciel  
avec des mots simples et doux  
la folle aveugle qui devine  
la tristesse des revenants  
et toutes les pensées craintives  
qui viennent du fond des temps*

Riche en ambivalences, la poésie de Pirotte ne se limite pas à son côté sombre qui évoque souvent la mort. Elle est aussi par moments une réflexion ludique sur la poésie avec un sens aigu du calembour :

*ne bousculez pas la table à poèmes  
les vers tomberaient par terre  
briser du vers cent ans de malheur  
et qui lirait les vers cassés ?*

*qui comprendrait que le poète  
qui trouve ses vers piétinés  
sanglote et se suicide  
au moyen des éclats de vers*

*aussi tranchants qu'un cimenterre  
on portera la rime en terre  
après les éloges funèbres  
on boira on boira des vers*

*jusqu'à tomber tête à l'envers  
on dira : ce drôle de zèbre  
il se prenait pour un poète  
il n'a pas laissé un seul vers*

*achevé sur sa table à poèmes*

*Ajoie* est un grand recueil, un hymne à la nature de notre coin de pays qui mérite d'être (re)découvert par les amoureux de celui-ci ou de la poésie. (Valery Rion)

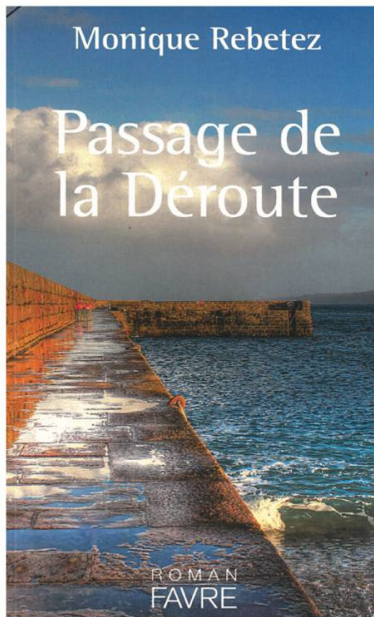
[Paris] : Gallimard, 2018 (420 p.).

*Jean-Claude Pirotte est né à Namur et a passé son enfance en Wallonie, à Gembloux. Tout d'abord avocat, il a abandonné ce métier pour se consacrer à la littérature, la poésie et la peinture. Il a publié une cinquantaine de livres, des articles, des poèmes et des préfaces. Il a passé les dernières années de sa vie en Ajoie. Il a reçu de nombreux prix, dont notamment le Grand Prix de poésie de l'Académie française et le prix Goncourt de la poésie en 2012 et pour l'ensemble de son œuvre poétique. Jean-Claude Pirotte est décédé le 24 mai 2014.*



## Passage de la Déroute

MONIQUE REBETEZ



Le passage de la Déroute est un étroit chenal entre le nord du cap de la Hague et l'île anglo-normande d'Aurigny, où règnent des courants marins violents. C'est aussi le titre du livre de Monique Rebetez qui est tout entier empreint des paysages maritimes de Normandie, «un pays d'eau, de terre et d'airs libres». Par touches successives, elle évoque «la mer omniprésente», le ciel de «la même teinte ambrée que la mer, comme si l'un s'était dilué dans l'autre», avec parfois «une échappée de beau temps»... Mais aussi «l'usine de retraitement de déchets nucléaires de La Hague, tel un supertanker de plusieurs kilomètres» et surtout «l'interminable plage» où a eu lieu le débarquement des forces alliées en 1944. L'évocation se précise de page en page et invite à suivre les routes côtières, à arpenter les chemins de douaniers et trouver une auberge, «bâtisse grise plantée sur un éperon rocheux», à visiter la maison de Jacques Prévert, à rencontrer les habitants de cottages aux jardins remplis d'hortensias. Comme si l'on était en vacances.

Passer des vacances, c'est précisément l'intention de ce couple que nous allons suivre au fil des pages pendant une semaine de juillet. Auparavant, ils vivaient «en presque harmonie». Mais cet été, un fossé se creuse entre eux. Ils dérivent loin l'un de l'autre et en viennent à passer leurs journées chacun de son côté. Elle, rédactrice dans un journal et au chômage, cache depuis longtemps le chagrin d'une fausse couche qui lui a enlevé l'espoir d'être mère. Elle rencontre une toute jeune pianiste orpheline qui a l'âge qu'aurait son enfant. Cela la déstabilise. Lui, ingénieur, veut voir le passage de la Déroute où des projets éoliens *offshore* et sous-marins sont à l'étude dans son bureau. Il veut aussi voir les lieux du Débarquement. Il est plutôt égoïste, trompe à l'occasion sa femme et aime les bonnes tables. Pendant qu'il parcourt la lande, elle médite et réalise combien leur couple est miné par les «non-dits accumulés». Elle envisage de partir. De son côté, il est ébranlé à la vue du



cimetière d'Omaha Beach. Plus tard il fait la connaissance d'un vieil homme qui construit des bateaux dans des bouteilles et qui lui parle de l'usine de retraitement, de son impact sur la population et l'environnement, des conditions de travail, d'intrigues et de la mort d'un ingénieur...

Le passage de la Déroute est un lieu de turbulences, avec des courants sous-jacents parmi les plus violents du monde. Aussi violents que « la lassitude, la jalousie, la colère » que l'on refoule ? Aussi violents que le souvenir tangible des jeunes soldats tombés par milliers ? Que la menace nucléaire ? Mais *passage* veut aussi dire *transition*. Les époux arriveront-ils à dépasser cette étape ? Ensemble ou séparément ?

Monique Rebetez nous offre un séjour le long des côtes normandes en compagnie de figures attachantes. Elle sait nous entraîner avec elle pour découvrir les lieux qui lui tiennent à cœur et les personnages qui animent son imaginaire. En refermant son livre, on se surprend à regretter de les quitter. Et l'on ne peut que souhaiter d'aller explorer ce pays aux temps changeants, fait de contrastes. « Un pays pour se vider la tête. » (Dominique Suisse)

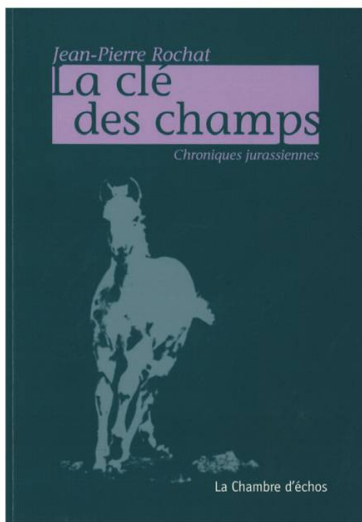
Lausanne : Favre, 2018, 135 p.

*« Jurassienne pure souche. Monique Rebetez est correctrice et formatrice auprès de migrants, après avoir été secrétaire par obligation, verrier d'art par passion, correspondante de presse par hasard. » (Quatrième de couverture.)*

*Passage de la Déroute est son premier roman.*

# La Clé des champs, Chroniques jurassiennes

JEAN-PIERRE ROCHAT



Avec *la Clé des champs*, Jean-Pierre Rochat ouvre la porte sur des émanations de libertés individuelle et collective, rurale et citadine, ancestrale et (post-)moderne. Ni polyphoniste, ni impressionniste, cet ouvrage est fait de nouvelles qui s'entremêlent parfois, sans jamais totalement se superposer. Les touches littéraires sont brutes, le contrepoint grossier, et c'est de cette articulation graissée à l'huile de moteur que surgit l'univers poétique de l'écrivain, dans lequel gazouillis de la nature et vrombissements de tracteurs ne sont pas antinomiques.

Dans cette série de vingt-neuf textes, l'auteur partage autant d'historiettes narrantes, sous un aspect débonnaire, un quotidien sans singularité, amenant souvent à réfléchir sur l'acte de rédaction : « J'écrivais tout le temps, mais je passais de digression en digression sans arriver à me concentrer. » Et c'est habituellement au sein de ces digressions que l'auteur fait la part belle aux jeux de mots — calembours, assonances et allitérations — et aux références littéraires. Mais celles-ci, loin de se contenter d'amuser le lecteur attentif, offrent des instants de suspension au récit, à l'image de ce « que la montagne est belle, comment peut-on s'imaginer... » ; deux vers réunis en prose et auxquels manque un complément, amenant, plutôt qu'à la reconstitution des syllabes faisant défaut, à la réinterprétation de ces quelques mots au regard de l'histoire en cours.

Le parler rural de Rochat s'engage aussi à sublimer l'urbain ; la ville, le bitume, les voitures, les transports en commun, la matière brute et bien rangée de laquelle s'évade une poésie du contraste : « Le jour les tagueurs prennent le train pour admirer leur travail de nuit, le béton de la banlieue est colorisé du destin des artistes locaux. » Parfois, ce sont les aléas de la vie citadine qui prennent le pas sur la bonne marche de la ferme, lorsque l'humain est rappelé à ses nécessités sociales, aux dépens de l'horloge

biologique des chèvres, des habitudes de traite bovine, du rythme rural. Mais si la ferme et la ville cohabitent majoritairement en bonne entente, le compagnonnage n'est pas toujours sans implosion, lorsque les lois de l'une s'imposent à l'autre: «Des inspecteurs passent, ils cherchent partout où il reste un peu de vie dans les villages: les écoles, les restaurants, les écuries où il y a encore du bétail et ils éradiquent.» L'histoire tragique de *Petite Brume* n'est donc jamais loin, ainsi que le rappelle le chapitre « Mise aux enchères publiques », qui voit réapparaître l'infâme Elias Schwarz, antiéros du dixième prix du Roman des Romands.

L'aventure rurale de Jean-Pierre Rochat, c'est aussi celle des bistrot de village, qui tiennent encore par miracle et dans lesquels les discussions sur le monde, entre espoir et désaveu, retentissent du fond d'un verre de petite prune. C'est une gueule de bois à la Bernard Dimey, pour qui l'ivresse « est un mot de misère / qui ressemble à de l'or à cinq heures du matin ». L'or éthylé de Rochat consiste à rentrer la jument Fanny au milieu de la nuit, ou plutôt à compter sur elle pour retrouver la ferme, et s'endormir dans sa crèche, sous son souffle chaud.

Les nouvelles de cet ouvrage sont traversées par une explosive nécessité d'amour, de séduction. Dans ces pages, l'écrivain joue à Gainsbourg et à Gainsbarre, et de nombreux traits tendrement érotiques trouvent une seconde lecture joliment graveleuse. Les femmes, l'amitié, la nature, le macadam, la joie et le désespoir; autant de sujets réunis dans le déploiement d'un quotidien ordinaire menant à l'écriture. Les anecdotes servent alors de grandes lignes, auxquelles manquent « des clins d'œil aux croisements », vide comblé par la signature littéraire de Rochat.

*La Clé des champs* raconte son auteur, un paysan-écrivain qui « n'a jamais fait autre chose que de décrire des pures scènes de [son] imagination », bricolant une prose faite d'oxymores permettant l'émergence d'une poésie unique. (Luc Vallat)

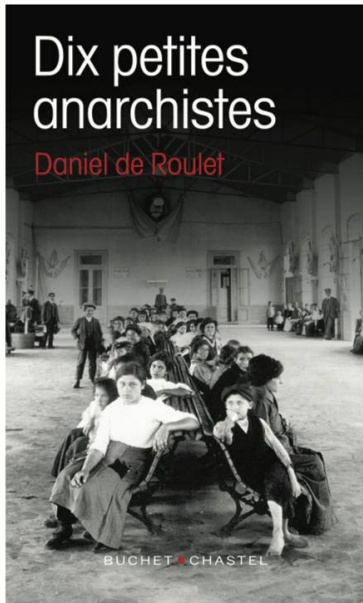
Paris: La Chambre d'échos, 2018 (82 pages).

*Jean-Pierre Rochat est né en 1953. Autrefois berger, il est aujourd'hui écrivain et paysan, et vit dans le Jura bernois. Avec Petite Brume, il remporte en 2018 le prix du Roman des Romands, après avoir été lauréat du prix Michel-Dentan (2013), du prix de littérature du canton de Berne (1999) et du prix d'encouragement du canton de Berne (1985). La Clé des champs est son quatorzième ouvrage.*



## Dix Petites Anarchistes

DANIEL DE ROULET



L'histoire de l'émigration suisse au XIX<sup>e</sup> siècle ne passionne pas les historiens. Si l'on prend par exemple la somme collective *la Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*, celle-ci consacre tout au plus une demi-page à ce phénomène alors qu'il semble fondamental. Martin Nicoulin fait toujours figure de pionnier, car sa thèse présente la fondation de *Nova Friburgo* au Brésil et son développement. Daniel de Roulet rend lui aussi hommage aux « oubliés de l'histoire » dans son dernier ouvrage, *Dix Petites Anarchistes*. À sa manière, celle d'un écrivain. Pourtant, la rigueur documentaire de l'historien n'est pas si lointaine : on retrouve des citations de

divers documents au fil du livre comme des coupures de journaux de l'époque : « Le *Jura bernois* publiait des nouvelles alarmantes contre l'émigration, des statistiques à propos du scorbut, de la varicelle, de la petite vérole, du choléra. Dans notre cahier vert, on a collé ces articles : « Pendant leur voyage, 19,4 % des émigrants meurent. » « Faute de nourriture à l'arrivée du bateau à New York, 23 enfants suisses sont décédés. » « Le voilier William Nelson a brûlé corps et biens en pleine mer sur la route d'Anvers à New York. Sur les 176 Suisses, 24 seulement ont survécu. » Les vieux disaient : Voilà ce qui arrive à ceux qui ne résistent pas à l'envie. » L'historien ou le journaliste présentent des faits et des chiffres pour traduire la réalité de la dureté des conditions de vie pendant la grande traversée. La puissance du roman se situe dans la mise en scène de la tragédie humaine. C'est une chose de parler des 19,4 % des émigrants qui décèdent en mer au cours du voyage. C'en est une autre de mettre en scène la mort d'Émilie au sein du roman : « Le temps se rafraîchit, le soleil rougeoie sur l'horizon. Il y a du mauve, du jaune foncé, toujours plus de bleu sombre avec les premières étoiles. On entre une à une dans l'infirmierie, embrasser Émilie qui n'en mène pas large. Son visage s'est émacié d'un coup, sa pâleur nous effraie. Elle dit des mots incohérents, la nuit s'allonge, le brouillard revient épais, on doit de nouveau supporter



les hululements de la corne de brume. Au petit matin, Émilie nous quitte...»

Au moment où des migrants frappent à notre porte et vivent les mêmes tragédies dans les eaux méditerranéennes, il semblerait que nous ayons la mémoire courte. Il fut un temps pas si lointain où la Suisse comme « l'Europe expulsait son trop-plein de miséreux. Elle construisait sur son territoire des chemins de fer, développait ses ports, agrandissait ses beaux quartiers, installait des usines pour y attirer vigneron, bergers et petits paysans, tandis que les surnuméraires, les pauvres, les déclassés, elle les envoyait chercher fortune outre-mer, les déversant dans les ports des Amériques. Chaque jour, ils descendaient en nombre des navires qui reproduisaient les classes sociales : la première classe distinguée, la deuxième tout juste choyée, la troisième grouillante et puante. Le pasteur Grin en avait parlé comme le restant de la colère divine, recrachée sur les quais de Buenos Aires. » Le roman de de Roulet nous présente à hauteur d'hommes — ou plutôt de femmes — l'envers du progrès triomphant, de l'industrialisation galopante auxquels on associe souvent le XIX<sup>e</sup> siècle. C'est aussi le siècle de la prolétarisation des travailleurs, de la misère ouvrière, des migrations de masse pour fuir ces conditions de vie devenues invivables dans l'espoir de pouvoir recommencer une nouvelle vie en Amérique.

Cette précarité sociale est ressentie par les travailleuses du domaine de l'horlogerie du vallon de Saint-Imier, dans le Jura bernois. Elles se sentent exploitées et prisonnières d'un système dans lequel il est impossible d'évoluer et auquel on ne peut échapper, il n'y a aucune issue de secours : « Les ateliers domestiques disparaissaient, on se vendait pour trois francs par jour, alors que la cantine de midi nous coûtait déjà cinquante-cinq centimes. On gagnait un quart de moins que les hommes. Aucune d'entre nous, au cas où ça l'aurait intéressée, ne deviendrait jamais contremaître. Les patrons nous voulaient adroites, patientes, minutieuses, capables de rester aussi immobiles que l'aiguille des heures. (Moi, Valentine, je n'aurais jamais voulu être chef, je les détestais tous.) » On a l'impression de prostituer sa force de travail aux détenteurs du capital et des « moyens de production » pour utiliser une terminologie marxiste. On doit obéir, ne pas faire de vagues, supporter l'injustice, l'inégalité de traitement avec les hommes, se résigner à recevoir des ordres. Ou alors on peut refuser cet ordre socio-économique et créer un nouveau modèle basé sur des valeurs de partage, de solidarité, de liberté, d'égalité. Les personnages féminins, dont Valentine qui affirme fortement son aversion pour l'autorité dans l'extrait précédent, incarnent puissam-

ment cet espoir dans un idéal anarchiste : « Ni Dieu, ni maître, ni mari » ; la création d'une communauté autogérée, l'espoir d'un bouleversement mondial, international se mêlent aux récits d'espérances déçues, de destins tragiques qui égrènent le roman à la manière de *Dix Petits Nègres* d'Agatha Christie auquel l'auteur fait joliment allusion dans son titre. Même si on croise la grande histoire et ses grandes figures comme Bakounine au café de la Place, les véritables héroïnes sont les petites gens, les émigrantes anarchistes imériennes, des « vies minuscules » racontées en mode majuscule par Daniel de Roulet. (Valery Rion)

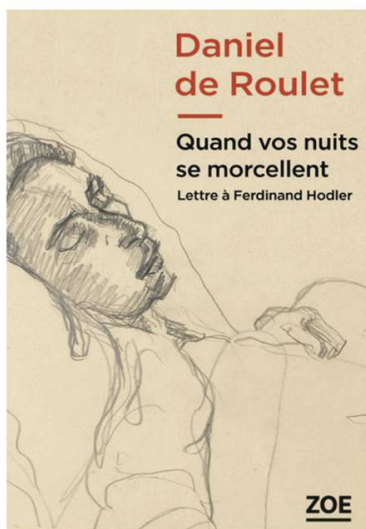
Paris: Buchet Chastel, 2018 (137 p.).

*Daniel de Roulet, qui a grandi à Saint-Imier, a reçu le Grand Prix de littérature 2019 de la Commission intercantonale de littérature des cantons de Berne et du Jura (Cili), pour l'ensemble de son œuvre. Auteur d'une trentaine d'ouvrages (romans, chroniques, essais), il a déjà obtenu nombre de récompenses, dont le prix Dentan ainsi que le Prix culture et société de la ville de Genève. Avant de devenir écrivain à plein temps, Daniel de Roulet a été architecte et informaticien.*

# Quand vos nuits se morcellent

## Lettre à Ferdinand Hodler

DANIEL DE ROULET



« Je ne connais pas d'attitude plus honnête pour un artiste que cette opiniâtreté: se confronter à une vie qui s'éteint. » Peindre la mort avec un regard amoureux. Esthétiser l'agonie. Voilà ce qui occupera Hodler dans une part de son œuvre, qui a fasciné Daniel de Roulet et qui gagnerait à être davantage connue et reconnue, à savoir ses dessins et peintures de Valentine Godé-Darel, sa maîtresse et la mère d'une des filles de l'artiste. L'avis très tranché sur l'œuvre de Hodler de la maman de Daniel de Roulet montre quelle était son estime pour cette série picturale: « Juste avant de mettre fin à ses jours, ma mère évoquera devant moi la forte impression que ces toiles de vous lui avaient faite. Elle me dira: "Hodler s'est ridiculisé avec ces grands sujets, mais s'est sauvé en osant nous dire en face à quoi ressemble un amour qui transcende la mort." » Son fils partage très largement cette admiration qu'il adresse au peintre sous forme de confession épistolaire. L'ouvrage commence par: « Cher monsieur Hodler, » (p. 5) et se termine par cette formule: « Avec mon admiration. » Admiration qui va, dans une scène rocambolesque, jusqu'à pousser de Roulet à récupérer un dessin de Valentine qui appartenait à sa mère et qui se trouvait accroché au mur de... l'une de ses ex-amoureuses. Il repart de chez elle avec le dessin sous le bras. On retrouve ici l'autodérision caractéristique de la plume de Daniel de Roulet lorsqu'il se met lui-même en scène.

Il peut donc y avoir une émotion esthétique face au corps d'une femme mourante. Mario Praz parlerait de beauté méduséenne qu'il définit comme « la découverte de l'horreur comme source de plaisir et de beauté ». Médusé, c'est bien le terme qu'il convient d'utiliser lorsqu'un spectateur regarde une représentation de Valentine. Il y a un réalisme cru qui traverse tout le projet pictural d'Hodler: « Pour vous, l'art ne devait être ni beau, ni vraisemblable, ni symbolique, il devait rendre compte du monde, même à travers la peinture d'un arbre ou d'une mon-

tagne. » Et qui est particulièrement saisissant s'agissant de la représentation des derniers instants de sa maîtresse. Toujours en rapport avec Méduse, la tentative de représenter les derniers souffles de vie de sa bien-aimée confère à la volonté de fixer, de fossiliser cette beauté évanescence qui chaque jour s'estompe, s'évanouit. C'est la révolte d'Hodler face à la mort de son amour que l'on ressent dans les paroles rapportées par de Roulet: « Arrivé à votre atelier, dernier étage, rue du Rhône, vous avez ouvert le portfolio des dessins faits chaque jour à son chevet: des aquarelles et des dizaines d'esquisses pour des toiles. Pris d'une violente colère, vous avez voulu tout déchirer. Mühlestein rapportera vos paroles: « Tout ça n'est que mensonges et saloperies. Cette tête, cette figure d'impératrice byzantine, ce nez, cette bouche, ces yeux langoureux, les vers vont les bouffer. Et qu'est-ce qui restera? Rien, vraiment rien. Si ce n'est ces trucs-là, ces bouts de papier, ces gribouillis infâmes. » Hodler semble en douter, mais de fait, Valentine a survécu et a traversé le temps grâce à l'art, grâce à la peinture. « Les artistes sont les meurtriers de la mort », comme l'écrivait joliment Pascal Quignard et l'on peut dire qu'Hodler ressuscite Valentine par l'intermédiaire de son pinceau.

S'il tente d'appivoiser la mort dans son œuvre picturale, c'est qu'elle est familière à Ferdinand Hodler. Il l'a côtoyée de près tout au long de son existence :

Chaque matin, votre mère se lève pour s'occuper des enfants. Jusqu'à ce jour de mars 1867, vous avez 14 ans. Elle travaille aux champs à la sortie de la ville, s'effondre d'un coup. C'est vous, l'enfant Ferdinand, qui portez son cadavre sur une charrette. Avec vos frères et sœurs, vous la ramenez à la maison. J'imagine ce cortège d'enfants en pleurs traversant les faubourgs de Thoune derrière la dépouille de leur mère. A-t-elle encore les yeux ouverts, ou les bras qui dépassent de la charrette? Par la suite, aucun de vos frères n'atteindra l'âge adulte. À propos de votre enfance, vous dites: « Dans la famille, la mort était générale. Je crois qu'à la fin il y avait toujours un mort dans la maison, comme s'il devait en être ainsi. »

Familière, apprivoisée, voilà peut-être ce qui fait toute l'étrangeté et la beauté de cette peinture qui fascine tant l'auteur de *Quand vos nuits se morcellent*. Dans un monde où la mort est écartée, cachée, rendue taboue, médicalisée, la simplicité, la sincérité et l'émotion de la peinture d'Hodler détonne, étonne et stupéfie le spectateur. Villiers de L'Isle-Adam commence sa nouvelle intitulée *Véra* en écrivant: « L'amour est



plus fort que la Mort», en faisant référence au *Cantique des Cantiques*. Pourtant le texte biblique dit: «L'amour est fort comme la Mort.»

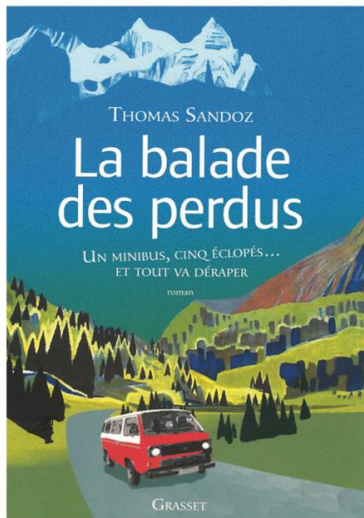
Qui a vu l'œuvre d'Hodler optera plutôt pour la version de son contemporain! (Valery Rion)

Carouge-Genève: Zoé, 2018 (123 p.).

Daniel de Roulet a également publié en 2018 *Dix Petites Anarchistes*: voir page 313.

# La Balade des perdus

THOMAS SANDOZ



« Je ressemble à une poupée qu'on aurait trempée dans l'eau bouillante, rosâtre et ridée, bouffie et tremblotante. Je suis une publicité vivante pour les préservatifs à un euro. » C'est ainsi que Luc dresse son auto-portrait: quelques traits aigres sur un visage tuméfié. Premier compagnon d'une petite équipée de déshérités, composée de quatre adolescents et de Julia, leur éducatrice, il est le guide du lecteur dans *la Balade* au cœur des Alpes où il nous emmène. L'horizon de son monde se déploie à travers l'écriture: ici, nul n'est à la conquête de hauts sommets, et personne ne

prend le temps d'admirer vraiment les prairies florissant au grand air. Là, c'est la vie simple qu'il faut conquérir, celle qui s'habite toute crue et qui menace de basculer à chaque instant. Car Luc et ses compagnons forment un groupe mal assorti de polyhandicapés. Il y a Pauline, craintive et réservée, prête à se répandre à la moindre émotion en larmes ou en urine; Goon, l'auditeur inlassable des « Viennoiseries » sirupeuses interprétées par André Rieu; et Bierrot, à la « face de Titi chiffonné » et dont les hormones forcent un amour qui ne cesse de se déclarer physiquement. Enfin, il y a Luc, que la déficience corporelle contraint aux béquilles, jambières et fauteuil roulant, mais que la vie a doté d'un verbe souple, exubérant et précis. Son handicap apparaît ainsi comme compensé par la langue et le jeune homme troque son corps avec le corps du texte pour nous dire toute l'altérité du monde.

De fait, les soubresauts de l'écriture répondent aux cahots de la route parcourue pour rejoindre l'institution spécialisée dans laquelle les protagonistes sont placés. Le récit progresse au rythme des aléas du voyage, ponctués par le rire du lecteur. Linéament du roman, le handicap n'est ainsi pas le sujet du livre: il en est le décor, au même titre que les vallées alpestres. L'intrigue se cristallise autour de la double identité de Luc, qui dispense des conseils psychologiques en ligne: des aphorismes grotesques, mais qui réussissent pourtant à influencer le ministre de la Santé.

Le *road novel* de Thomas Sandoz révèle ainsi un humour qu'on ne lui connaissait pas jusque-là. L'ouvrage rompt lumineusement avec la violence de *Gerb* et la fuite de *Malenfance*. L'épopée burlesque s'offre comme un espace de respiration, un voyage presque initiatique qui s'improvise de cascade en cascade; mais ici les identités ne se déploient pas, elles stagnent, dans un état primitif d'hébétude. Ce sont pour ainsi dire les personnages qui interrogent le monde, par leur manière singulière d'y être. Et c'est peut-être cela qui fait la différence: ils nous emmènent sur les chemins du rire, mille fois empruntés, et refont le portrait courbaturé de nos idées reçues. Au prisme de la lucidité mordante du narrateur, le lecteur est amené à questionner ses propres réactions — le rejet, le surinvestissement, l'indifférence. Il prend place aux côtés des protagonistes, dont il emprunte le pas, poussé à la tendresse et à l'empathie. De la référence à François Villon il ne retient alors que l'appel sensible qui lui est lancé, à lui comme à nous tous, «frères humains». «Je voudrais ajouter une ou deux sentences toniques, qu'il faut rester vrai, que l'aube est sans mémoire, ou que parfois qui perd gagne, mais je me tais.» (Livia Lüthi)

Paris: B. Grasset, 2018 (207 pages).

*Écrivain du Jura neuchâtelois, Thomas Sandoz est né en 1967. Docteur en psychologie, intéressé par le domaine médical et l'histoire de la culture, il se fait d'abord connaître en publiant des articles de vulgarisation scientifique et des essais, comme Histoires parallèles de la médecine (2005), ou la Vraie Nature de l'homéopathie (2001). Il se distingue aujourd'hui surtout par ses romans Malenfance (2014), les Temps ébréchés (2013), Même en terre (2010), ou la Fanée (2008) pour lesquels il a reçu plusieurs distinctions, dont le prix Schiller en 2011. Son dernier roman, la Balade des perdus, vient d'être couronné du prix de littérature 2019 de la Commission intercantonale de littérature des cantons de Berne et du Jura (Cili).*

## Journal d'un amateur de fantômes

DANIEL SANGSUE



*Journal d'un amateur de fantômes*, quelle modestie dans un tel titre, tant Daniel Sangsue est un spécialiste, professionnel de la pneumatologie, qu'il a exercé dans son «laboratoire» de l'université de Neuchâtel avant de prendre sa retraite récemment. En témoignent ses deux ouvrages de critique littéraire: *Fantômes, esprits et autres morts-vivants, Essai de pneumatologie littéraire* paru chez Corti en 2011 et *Vampires, fantômes et apparitions, Nouveaux Essais de pneumatologie littéraire*, chez Hermann en 2018. Pourtant, c'est bien l'amateur qui s'exprime ici. L'amateur d'art, de cinéma et de littérature de revenants. Son penchant pour l'imaginaire fantastique va amener Sangsue à collectionner méticuleusement tout ce qui a un rapport avec son objet de recherche. Frappé par les coïncidences, le hasard — parfois objectif —, la sérendipité — faire une découverte de manière fortuite, alors que l'on cherchait autre chose —, il va tenir un journal de 2011 à 2017. Gageons que celui-ci continuera sans doute au-delà de 2017. L'auteur nous dit, dans le texte liminaire intitulé «Avertissement» que l'«on y trouvera des histoires de fantômes, parmi lesquelles le récit d'une expérience personnelle, ainsi que des notes sur des livres, des films, des expositions, des émissions de radio et de télévision qui traitent des fantômes, de même que toute une réflexion sur la présence de la revenance dans le monde contemporain». Daniel Sangsue écrit en revanche qu'il ne s'agit en aucun cas d'un journal intime qui ferait étalage d'une intériorité du moi sur le ton de la confidence. Néanmoins, se dessine en creux, au fil des pages d'une écriture tout de même très personnelle et d'une remarquable fluidité, la personnalité évanescence et attachante du diariste.

D'ailleurs, Sangsue est lui-même le protagoniste d'une des histoires de fantômes. À croire qu'à force de les chercher, on finit par les attirer: «Quand je réfléchis à mon *apparition* du 7 janvier 2003, je me dis qu'elle



reproduit parfaitement l'alternative en jeu dans *toutes* les histoires de fantômes. Il y a en effet deux explications possibles à ce qui m'est arrivé. Soit les revenants existent, les esprits des morts peuvent se manifester aux vivants — et j'ai eu affaire à une telle manifestation. Soit les apparitions sont dues à des troubles de la vision, à des hallucinations, fussent-elles persistantes — et j'ai été victime d'une de ces hallucinations. Et, comme dans toutes les histoires de fantômes, je ne saurai jamais quelle est la bonne explication. » Tzvetan Todorov parlait de « moment d'hésitation » entre une explication rationnelle et irrationnelle suite à un événement en apparence surnaturel pour définir ce qu'est le fantastique. C'est exactement ainsi que l'auteur du *Journal d'un amateur de fantômes* caractérise son expérience et son sentiment troublant ; Freud parlerait d'inquiétante étrangeté.

Certains fantômes sont plus angoissants que d'autres : à la fin du journal, un événement tragique fait dire à Sangsue que « la vie est si fragile, nous devenons des fantômes, nous cheminons avec les fantômes ». Cette expérience fait prendre conscience de la fragilité de l'existence et fait littéralement de Rosana, son épouse, une « revenante ».

La mémoire crée également des fantômes qui resurgissent de temps à autre sous forme de souvenirs :

« 30 août

Dix jours avec Alexandre dans l'Aveyron. Hier soir, alors que nous allions au village pour boire un verre, j'ai pensé que j'avais marché sur ce même chemin avec mon père il y a plus de quinze ans. Je me revoyais à ses côtés avec précision et j'ai été heureux que cette promenade se reproduise avec mon fils. J'ai songé : peut-être qu'un jour il pensera à moi s'il fait ce même trajet avec son propre fils ou sa fille. » Ce passage empreint de tendresse paternelle illustre la remémoration involontaire de Gilbert, le père de Daniel, qui réapparaît dans l'esprit de l'auteur précisément au moment où celui-ci vit un moment de complicité avec son fils Alexandre.

Le livre rend également compte de la disparition d'un monde cher à l'auteur, rempli de livres, de culture. Dans cette notation lapidaire du 21 juillet 2014, on lit :

« 21 juillet

Rodez. Les *deux* bouquinistes, celui de livres anciens et le soldeur, ont fermé boutique depuis l'année dernière. »

Sans commentaire, l'auteur prend acte de l'extinction progressive des bouquinistes chez qui il aime flâner. Les espaces commerciaux vides, abandonnés par les livres, laissent également un grand vide dans le cœur de l'érudit neuchâtelois, qui se plaît souvent à rappeler ses origines jurassiennes. Il sent, un peu impuissant et nostalgique, qu'une partie de son univers s'écroule. Les livres et la culture disparaissent. Mais les livres peuvent-ils nous hanter? Comme le souligne Sangsue lui-même dans *Fantômes, esprits et autres morts-vivants*: « [Il] faut se rendre à l'évidence: ce qui revient dans les histoires de fantômes, ce sont moins des fantômes que des récits sur les fantômes; autrement dit, la véritable revenance de ces histoires est avant tout une revenance textuelle, ou plus précisément intertextuelle. » Le *Journal d'un amateur de fantômes* ne déroge pas à cette règle énoncée par le critique littéraire. La chasse aux fantômes orchestrée par l'auteur est contagieuse et nous donne envie d'aller voir les ouvrages qui apparaissent au fil du livre. Un moyen peut-être de faire vivre les livres, ou plutôt de les faire « revenir »! (Valery Rion)

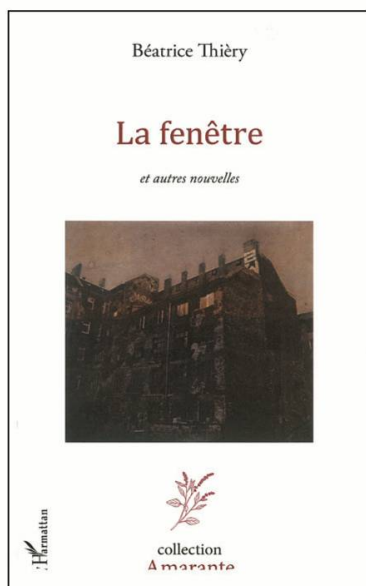
Genève: La Baconnière, 2018 (305 p.).

*Spécialiste de Stendhal, professeur de littérature à l'université de Neuchâtel, Daniel Sangsue est né en 1955 à Porrentruy. Sous le pseudonyme de Ernest Mignatte, il est l'auteur de plusieurs romans: le Copiste de Monsieur Beyle (1998), Ma tante d'Amérique (2001), Papiers de famille (2005) et le Copiste aux eaux (2012).*

# La Fenêtre

## et autres nouvelles

BÉATRICE THIÈRY



L'art de la nouvelle n'est pas un exercice facile. Il s'agit, en peu de pages, non seulement de raconter une histoire, mais en plus de créer un monde imaginaire suffisamment crédible pour que le propos s'y déploie sans que le lecteur reste sur sa faim.

Béatrice Thiéry excelle dans la description des milieux qui entourent les protagonistes de ses nouvelles. Ils regardent autour d'eux, avec du recul, comme à travers une fenêtre. C'est du reste le titre de son ouvrage, *la Fenêtre*, où un veuf désœuvré observe, dans l'immeuble qui fait face à son logement, une fenêtre éclairée. Il repense à sa vie, à ses

choix, « avec une certaine amertume », et il imagine que derrière cette fenêtre vit un ancien amour de jeunesse jamais oublié et enfin de retour. Quand il ose se présenter à la porte correspondante, c'est un monde tout différent qui l'attend... Et le lecteur ne peut s'empêcher de se demander si cet homme va arrêter de rêver au passé et s'ouvrir aux réalités du monde.

Les huit autres récits mettent en place, parfois avec minutie, les lieux et événements qui ont forgé le quotidien de ceux qui les habitent. Et si chaque nouvelle concerne un personnage différent, leur vécu est chaque fois marqué par une perte, un abandon ou un deuil, qui entache leur vision : « Ce jour-là, mon enfance a basculé derrière une paroi de verre à travers laquelle j'aperçois les reflets très atténués d'un passé qui ne m'appartient plus. » (*La Valise.*) Il en résulte une profonde solitude qui empreint les souvenirs, les gestes quotidiens, les relations avec autrui : « Si bien qu'il avait appris à bâtir entre elle et lui un mur invisible qui, telle une armure, le protégeait... » (*Le Chat.*) Car il faut bien réagir. Peut-être trouver le réconfort en s'activant ? « Il y avait dans cette tâche quelque chose de répétitif qui, au lieu d'attiser ma tristesse, m'apportait un certain apaisement. » (*Sauvée des eaux.*) En cherchant, sans que cela soit un succès, la compagnie d'un animal : « C'était comme un miroir qui

m'aurait renvoyé ma propre image.» (*Jin Xing*)? Ou alors en allant jusqu'au crime pour ne pas devoir supporter une déception (*La Femme de sa vie*)? Ou tout simplement cultiver une sorte de résilience en traversant les jours avec «l'impression de vivre sur une île, à distance du reste de l'humanité». (*Un inconnu*.)

Deux des nouvelles apportent un éclairage différent. Il ne s'agit pas d'adultes marqués dans leur existence, mais d'enfants qui devraient avoir en principe tout l'avenir devant eux. Dans *Elle*, une enfant, malade, est abandonnée par sa mère. Elle sombre dans l'indifférence: «Je ne suis pas persuadée qu'elle reviendra un jour me chercher et je ne crois pas vraiment le souhaiter.» C'est ainsi que se forge un avenir fait de mélancolie.

Dans *Sur la voie*, deux fillettes font ensemble le chemin de l'école. C'est un moment empreint de rituels et de découvertes. Quand elles passent devant un garage où s'active un jeune homme, elles sont troublées: «Le futur, c'était sûr, aurait le goût du voyage et du dépaysement et du fruit défendu...» Tout près de l'école, passe une voie ferrée. Un jour, pendant les cours, un drame s'y déroule: «À la cantine tout le monde parlait du suicidé.» Les petites décident d'aller voir sur place et découvrent des traces morbides: «Plus jamais elles n'en avaient reparlé.» Quand, plus tard, le jeune garagiste se suicide aussi, elles ne vont pas voir les lieux, elles savent ce qu'elles vont y trouver... On ne peut pas parler de deuil ou d'abandon à proprement parler, plutôt la marche du temps, quand les enfants grandissent et apprennent à appréhender le monde. La période clé de la préadolescence est évoquée avec subtilité, un temps où «on se sentait plein d'exaltation et à la fois un peu triste, comme à la veille d'un départ pour un très long voyage». Qu'advient-il des fillettes?

La romancière nous invite à découvrir les chemins de la solitude. Ce faisant, elle nous interpelle sur notre façon de nous confronter aux deuils, petits ou grands, qui rythment nos vies. Et peut-être à trouver d'autres réactions que de s'enfoncer dans la tristesse. «Et pourtant, il leur aurait suffi de sortir de la ville pour découvrir, à quelques encablures, des forêts profondes où rôdaient toutes sortes de bêtes mystérieuses.» (*La Fenêtre*.) (Dominique Suisse)

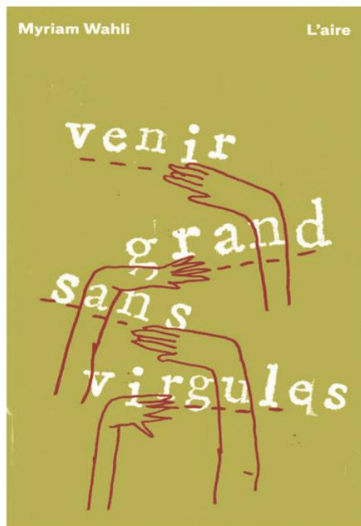
Paris: l'Harmattan, 2017 (126 p.).



*Née à Charleroi en 1961, Béatrice Thiéry a toujours aimé observer le monde et imaginer des histoires. Après des études de lettres à l'université de Lausanne, elle a exercé différents métiers: assistante sociale, enseignante, relectrice-correctrice. Elle vit et travaille à Porrentruy (quatrième de couverture).*

# Venir grand sans virgules

MYRIAM WAHLI



« *Les géraniums* ça sert à se fondre dans le paysage qu'elle dit la mère. » Ne pas être la tête qui dépasse, accepter d'être rangée dans un tiroir, se plier aux règles fantômes qui organisent la vie de la société sans qu'on sache très bien d'où tombent ces impératifs catégoriques, très peu pour la petite narratrice du premier roman de Myriam Wahli. Emporté par une langue spontanée et enfantine, le lecteur se trouve comme immergé au cœur des pensées de cette fillette dont le regard faussement naïf et poétique sur le monde invite à la réflexion. Sans une virgule.

« La petite », c'est comme ça que ses frères et ses parents appellent cette jeune rebelle qui refuse de se conformer aux normes de sa communauté, au risque de se faire réprimander... Loin des discours que les adultes n'écouteront pas, elle organise sa résistance. D'un côté, il y a les coups d'éclat dirigés contre ces couches oppressantes qui empêchent de vivre. Le dimanche est le jour des collants sous les jupes et des tresses « une sur la table et deux sur la tête » ? La petite troue les premiers à grand renfort de brosses à cheveux et casse sa tirelire pour un passage surprise chez la coiffeuse. De l'autre, la fillette s'attelle à réformer le monde par l'usage d'une langue poétique et riche en images. Son enseignante « parle de choses de grammaire » et manque l'occasion de « faire aimer les mots » ? La narratrice « ri[t] à l'intérieur » parce que « quand elle gesticule et [la] ramène à l'ordre c'est comme un poisson qui ne trouve plus d'air ça ouvre très grand la bouche ». Même les concepts de l'école du dimanche sont transcendés par la métaphore. Le moniteur décrit le paradis comme une éternité d'allégresse ? À ces mots inconcevables qui pèsent sur les hommes, la petite préfère les réalités plus sensibles. Qu'est-ce que le paradis ? « Se faire postillonner dessus par le soleil en marchant sur la lune. »

Dans le roman de Myriam Wahli, la narratrice n'est pas le seul personnage qui se soit libéré des règles et qui évolue au-delà des virgules. Le Rossé forme le doublon de la petite. Jeune fille et vieil homme

occupent tous les deux une place en marge du monde. Assis sur le banc, entre les géraniums, ils l’observent et le commentent avec une sagesse plus terrienne que spirituelle: «Le Rossé il a ses théories comme les autres adultes mais quand les autres essaient de te faire monter au ciel avec eux lui il te parle des choses qui sont déjà là et que tu peux sentir entendre goûter toucher.» Une philosophie toute en juxtaposition.

L’auteure de *Venir grand sans virgules* — on s’en doute — s’est dispensée d’employer ce signe de ponctuation. Cette contrainte stylistique rarement gênante à la lecture permet l’élaboration de la langue enfantine parfois déroutante de la petite. En refusant les virgules, Myriam Wahli offre à sa narratrice une parole libérée, affranchie des sous-entendus qu’introduisent les parenthèses, des respirations qui suggèrent un implicite à décoder. Le roman devient alors la reconquête d’une forme de spontanéité, loin des règles d’une société qui passe son temps à observer et à juger ou des adultes qui «quand ils racontent [...] vous séparent tout comme des virgules pour que la vie soit plus digeste». Cependant, le soir où le père revient parmi les siens plus fantôme que vivant, enveloppe comme privée de son essence, cette langue semble le seul moyen de faire comprendre l’indicible avec une franchise déroutante: «Je l’ai regardé on l’a regardé et je sais pas à quoi les autres ont pensé mais moi je me suis dit que c’était quand même étonnant que quelque chose qui a l’air vide prenne autant de place.» Il y a parfois dans l’expression la plus simple toute la profondeur qu’une réflexion pleine de virgules n’aurait pas su atteindre. (Élodie Paupe)

L’Aire, coll. « Alcantara », 2018, (90 pages).

*Myriam Wahli est née en 1989 dans le Jura bernois. Elle a étudié le cinéma, la philosophie et la littérature à l’université de Lausanne et commencé un bachelor à l’Institut littéraire suisse de Bienne. En 2019, elle a obtenu la bourse Fell-Doriot d’aide à l’écriture octroyée par la Commission intercantonale de littérature des cantons de Berne et du Jura. Venir grand sans virgules est son premier roman. En 2013, elle a publié aux éditions du Noyau un recueil de nouvelles, le Poids des poissons perdus.*